

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

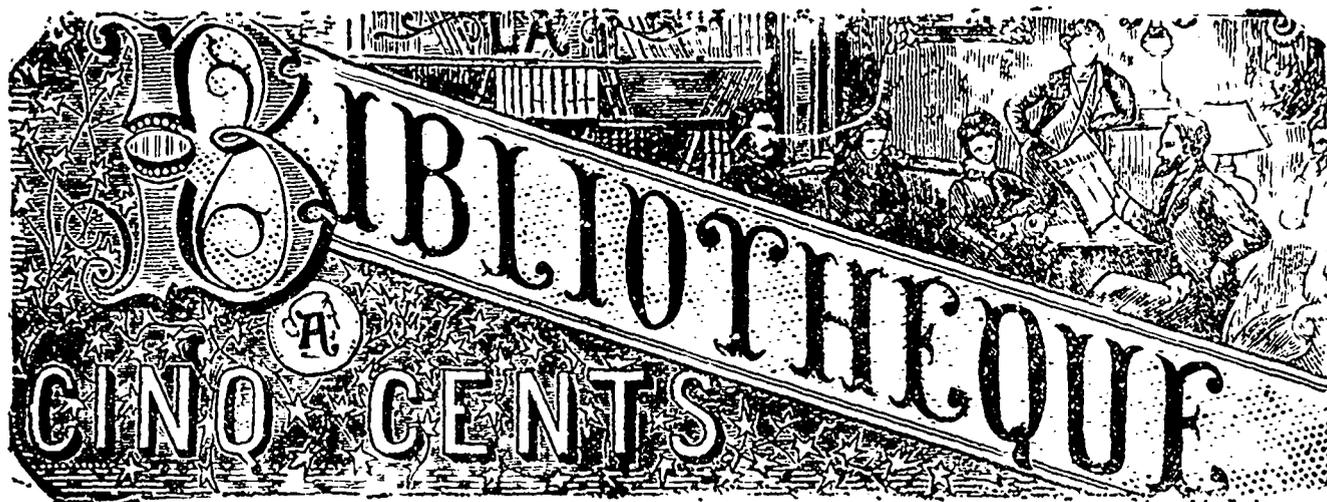
- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

55106



Publiée par Poirier, Besseite & Cie, 99, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }  
\$2.50

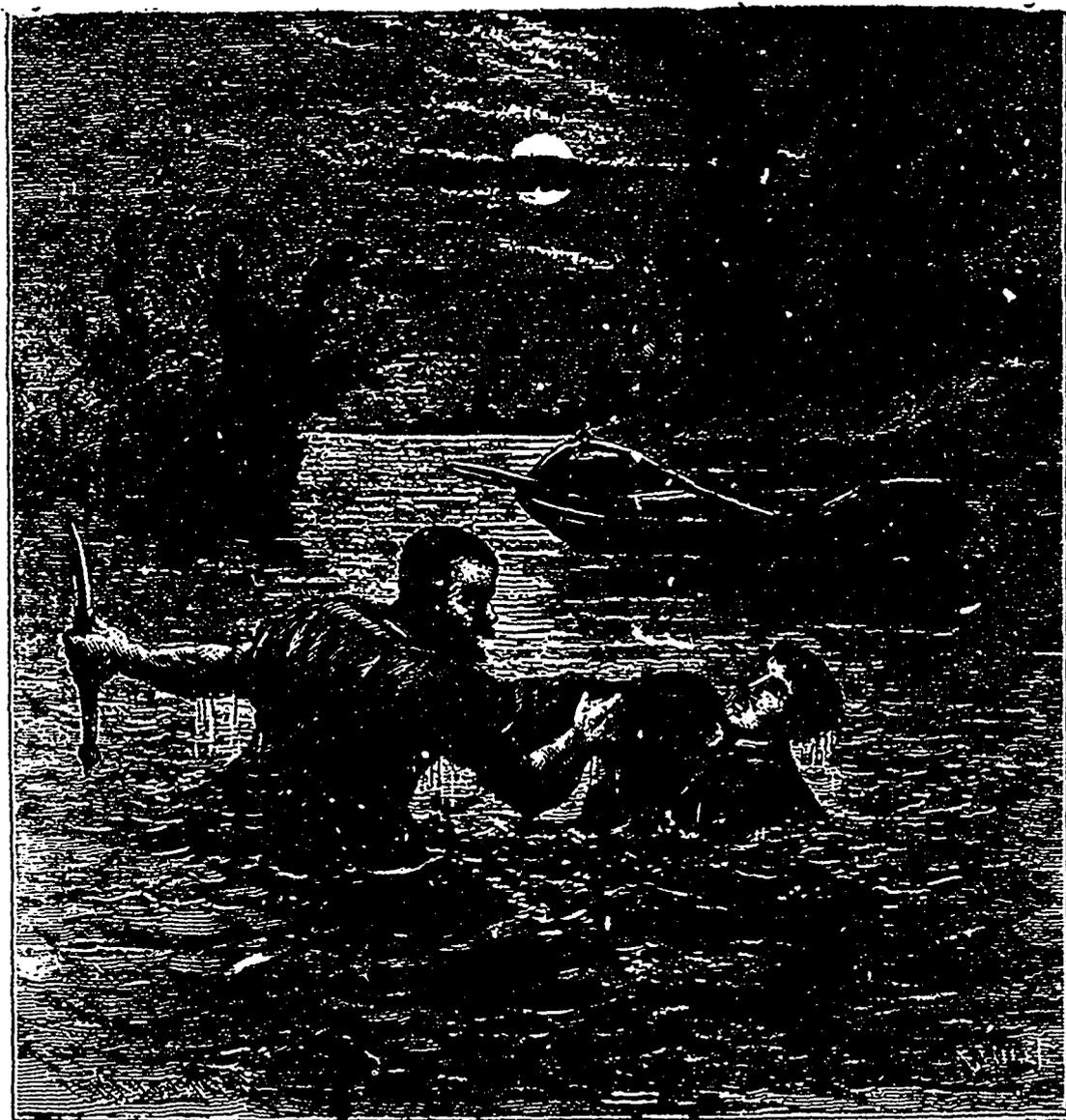
MONTREAL, 10 JANVIER 1889

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 14

# UNE SCENE LUGUBRE

TROISIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."



Tonnerre! hurla le bandit, la main gauche armée du couteau catalan. (Page 225).

# UNE SCENE LUGUBRE.

TROISIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."

## I

Le lendemain matin, quelques minutes après huit heures, le valet de chambre de Philippe vint dire à son maître :

—Le domestique de M. le marquis de San-Rémo arrive à l'instant. Ainsi que j'en avais reçu l'ordre, je lui ai dit que M. le baron allait le recevoir.

—Qu'il entre ! répondit Croix-Dieu.

Le valet de chambre d'André était un domestique très-correct, admirablement stylé, connaissant à fond les coulisses de la vie parisienne, fort soigneux d'éviter les méfaits trop graves qui pouvaient entraîner pour lui certaines conséquences fâcheuses, mais au fond sans moralité comme sans scrupules, désireux d'assurer par tous les moyens le bien-être de son avenir, ayant des opinions politiques et plaçant son argent à la petite semaine.

Trop intelligent pour ne pas comprendre que, puisque le baron le faisait venir en cachette, c'était en vue de quelque besogne inavouable, il entra dans la chambre avec la mine à la fois souple et rusée d'un homme tout prêt à se vendre, mais parfaitement décidé à se faire payer très-cher.

Croix-Dieu était trop physionomiste pour ne pas découvrir du premier coup-d'œil la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait le valet de chambre d'André.

En conséquence il résolut, pour éviter d'inutiles longueurs, de poser sans ambages la question sur son véritable terrain.

—Etienne, mon bon garçon, dit-il, M. le marquis de San-Rémo est enchanté de votre service, il me le répète chaque jour, et je n'ignore point que vous faites profession à son égard d'un dévouement complet.

—J'ai l'honneur de remercier monsieur le baron de cette opinion trop flatteuse, répliqua l'honnête Etienne; connaissant mes devoirs, je fais de mon mieux pour m'en acquitter.

—Vous savez que je suis l'ami de votre maître... son meilleur, son plus cher ami.

—Certainement, monsieur le baron.

—Eh bien ! l'occasion se présente de rendre à M. de San-Rémo un important service. Je suis prêt, mais comme il est indispensable d'agir à son insu, j'ai besoin que vous me veniez en aide.

Monsieur le baron me trouvera toujours à ses ordres pour le service et dans l'intérêt de mon maître. Que dois-je faire ?

—Il s'agit d'exercer une surveillance occulte et continuelle sur certains détails de la vie intime de mon jeune ami, et de me rendre compte de vos observations.

Etienne prit incontinent l'attitude gourmée et la physionomie rogne d'un galant homme qu'on vient d'atteindre dans sa dignité.

—Mais c'est de l'espionnage, monsieur le baron ! s'écria-t-il.

—Où diable prenez vous cela, mon bon garçon, répliqua Philippe en riant, et de quelles laides expressions vous servez-vous ? Etant beaucoup plus âgé que M. de San-Rémo, je me considère en quelque sorte comme son tuteur. A ce titre, et désirant l'aveugarder de certaine folie dangereuse qui pourrait entraîner pour lui de graves conséquences, il importe que je sois renseigné exactement et mystérieusement. Une surveillance dont le mobile est si honorable peut-elle s'appeler espionnage, je vous le demande ?

—Je ne dis pas le contraire, monsieur le baron, il est même certain qu'en envisageant les choses de cette manière... Mais, si mon maître s'apercevait que je le moucharde, il ne s'inquiéterait pas du motif qui me ferait agir, et il se priverait parfaitement de mes services, chose désobligeante pour moi qui me trouve bien chez lui.

—D'abord, mon bon garçon, vous êtes beaucoup trop adroit pour que M. de San-Rémo s'aperçoive de quoi que ce soit. Ensuite, voyons, quels sont vos gages ?

—Monsieur le baron désire connaître l'importance de mes appointements ?

—Oui, fit Croix-Dieu en souriant de la distinction subtile et vaniteuse établie par Etienne.

Ce dernier formula un chiffre évidemment exagéré.

—Eh bien ! reprit Philippe, si le marquis ne vous gardait pas, je vous prendrais à mon service en augmentant vos appointements d'un tiers. Ce n'est pas tout, et je me propose de récompenser le zèle dont vous ferez preuve pour le plus grand bien de votre maître. Prenez donc ce chiffon comme premier à-compte sur les témoignages de ma satisfaction future.

En même temps il mettait un billet de banque dans la main du valet de chambre.

Cet argument *ad hominem* parut sans réplique à ce dernier. Il empocha la somme et se hâta de répondre :

—Monsieur le baron peut compter absolument sur ma coopération désintéressée. Du moment qu'il s'agit de mon maître je me multiplierai, s'il le faut, et dès que je connaîtrai ma ligne de conduite je ne m'en écarterai sous aucun prétexte.

—Ce que vous aurez à faire est bien simple.

—Tant pis ! j'aurai moins de mérite.

—Toutes les lettres arrivant pour M. de San-Rémo passent-elles par vos mains ?

—Oui, monsieur le baron. C'est moi qui vais les prendre dans la loge du concierge.

—Et celles qui sont apportées par des commissionnaires ?

—Me sont remises directement.

—Eh bien ! mon brave garçon, ayez soin à l'avenir d'examiner avec attention les enveloppes de la correspondance du marquis. Lorsque l'une de ces enveloppes sera fermée par un cachet de cire verte portant deux initiales, venez immédiatement m'en instruire et, en échange de cette nouvelle, vous recevrez un billet de banque pareil à celui que je vous ai donné tout à l'heure.

—Monsieur le baron peut compter sur mon empressement et mon exactitude. Est-ce que c'est tout ?

—Non, pas encore. Vous rappelez-vous une dame voilée, et très-mouillée, ayant l'air d'une *honnête femme*, d'une *femme du monde* (c'est vous qui l'avez dit avec beaucoup de tact), et qui s'est présentée à l'hôtel, un soir, vers la fin de la convalescence de M. de San-Rémo ?

—Je m'en souviens comme si c'était hier.

—Reconnaissez-vous cette dame ?

—C'est-à-dire que je reconnais sa tournure, car je n'ai pas vu son visage, monsieur le baron le sait à merveille.

—Elle n'est point revenue à l'hôtel depuis le soir en question ?

—Jamais...

—Eh bien ! si elle y revenait, quittez tout et accourez me prévenir. Ce n'est plus un billet de banque que vous toucheriez alors, c'est deux !

—Je le ferai, monsieur le baron, non pas pour les billets, mais par dévouement pur.

Et Etienne reprit le chemin de la rue de Boulogne en demandant au ciel d'envoyer à son maître beaucoup de lettres à cachets verts et beaucoup de dames à voilettes noires.

Une semaine encore s'écoula.

Sarriol (sous la forme de P. Vergesot, notaire à Boissy-Saint-Léger), n'avait point manqué de se rendre au rendez-vous donné par Croix-Dieu ; et, après une longue conférence entre les deux ennemis redevenus alliés, le factotum de madame de Saint Angot s'était pris d'une passion subite pour la campagne et surtout pour la pêche à la ligne.

Chaque matin il montait en chemin de fer, soit à la gare de la rue Saint Lazare, soit à celle de la place de la Bastille, et il explorait pendant de longues heures les rives de la Seine du côté de Bougival, et celles de la Marne du côté de Chennevières et de la Varenne, ne prenant d'ailleurs jamais un goujon.

Pendant ces quelques jours Croix-Dieu vit trois ou quatre fois San Rémo et put constater chez lui un singulier changement.

Le jeune homme paraissait profondément triste ; et, malgré ses efforts pour donner le change au baron, il ne parvenait à dissimuler ni son abattement profond, ni la sombre préoccupation qui le privait de toute liberté d'esprit.

—Qu'a donc votre maître ? demanda Croix-Dieu à Étienne au moment de quitter le petit hôtel après sa dernière visite.

—Je ne sais pas, monsieur le baron, et M. le marquis m'inquiète. Il ne m'adresse plus la parole, mais en revanche il se parle tout seul. J'ai essayé d'écouter à travers la porte.

—Qu'avez-vous entendu ?

—Des mots entrecoupés, des phrases sans suite qui ne signifient pas grand'chose, si ce n'est que M. le marquis est malheureux. La nuit dernière il ne s'est point couché.

—A-t-il donc passé la nuit dehors ? dit vivement Philippe.

—Ah ! cela vaudrait mieux ? mais pas du tout. Mon maître s'est promené de long en large dans sa chambre depuis onze heures du soir jusqu'au jour, comme un ours en cage ou, comme un homme qui a mal aux dents. Quand je suis entré chez lui, il avait la mine d'un déterré. Il m'a fait peur.

—M. le vicomte de Grandlieu est-il venu le voir ?

—Deux fois, oui, monsieur ; il l'a même emmené un soir, et il envoie tous les matins, à sept heures, son cheval *Tonton* à M. le marquis.

—D'autres s'inquiéteraient et croiraient que tout est perdu ! murmura Philippe en remontant dans sa voiture. Je vois mieux et plus juste et je suis sûr que le moment approche. C'est la lutte suprême et la dernière résistance. Pauvre petite vicomtesse ! Elle aura du moins la gloire de s'être bien défendue ! .. Nous apprendrons du nouveau avant qu'il soit peu.

Croix-Dieu venait à peine de rentrer chez lui quand mademoiselle Mariette, plus hermétiquement voilée que jamais, se fit annoncer.

—Monsieur le baron, je crois qu'il y a du nouveau... tels furent ses premiers mots.

Philippe eut un sourire aux lèvres et se dit :

—Pardieu, j'en étais sûr ! Qu'est que ce nouveau, ma chère enfant ? ajouta-t-il à haute voix.

—Depuis que je n'ai vu monsieur le baron, madame n'est plus reconnaissable.

—Au physique, ou au moral ?

—Au moral ! Madame toujours si bonne et si douce devient presque méchante, elle est nerveuse, impatiente... rien ne la satisfait, tout l'irrite.

—En vérité ! Et à quelle cause attribuez-vous ce changement d'humeur, mademoiselle Mariette ?

—Si j'avais affaire à une bourgeoise ou à une personne de moyenne vertu, monsieur le baron, je saurais à quoi m'en tenir. Mais il s'agit d'une grande dame très-honnête, et les conjectures sont plus difficiles. Je me figure cependant dans mon petit bon sens que madame est par le cœur et que ça ne la rend pas heureuse. Il y a un point commun entre toutes les femmes, si haut ou si bas qu'elles soient placées et, moi qui vous parle, quand je n'avais que dix ans, (il n'y a pas déjà si longtemps de ça !...) j'ai été folle pendant trois semaines d'un superbe valet de pied qui me regardait mon humble personne du haut de sa grandeur. Et bien ! tant qu'a duré cette malencontreuse passion, j'étais tout à fait comme madame... grincheuse, maussade, inabordable. Un hérisson, monsieur le baron ! D'où je conclus.

—Que les effets étant les mêmes, la cause doit être identique ? interrompit Croix-Dieu.

—Naturellement.

—Enfin, que se passe-t-il à l'hôtel ?

—Madame a donné une consigne rigoureuse, sa porte est hermétiquement close ! Elle ne reçoit personne.

—Pas même M. de San-Rémo ?

—Surtout M. de San-Rémo ! Je dis surtout, parce que M. le vicomte ayant amené avant-hier à l'improvisiste M. le mar-

quis dîner à l'hôtel, madame, prétextant une migraine subite, a refusé de quitter son appartement... Ceci, soit dit entre parenthèses, m'a bien prouvé que je faisais fausse route en supposant que madame aimait M. André. Elle ne peut pas le souffrir, c'est clair, et elle en aime un autre.

—Ah ! ah ! qui donc ?

—Je l'ignore. Mais il est certain que ma maîtresse va dans le jardin tous les jours et qu'elle trouve sous le lierre de la grille une lettre qu'elle dévore en cachette. Si M. de San-Rémo était l'auteur de ces lettres, madame ne refuserait pas de le recevoir.

—Très logique ! Mais dites-moi, mon enfant, l'idée ne vous est-elle point venue, connaissant la cachette aux billets doux, de devancer la vicomtesse et de vous emparer d'un de ces billets ?

Mademoiselle Mariette se cabra.

—Par exemple ! s'écria-t-elle, jamais de la vie ! Je puis consentir à faire à monsieur le baron de petits rapports sans conséquence parce que, songeant à me marier, j'ai besoin d'une dot, mais je ne suis pas une voleuse !

Le courroux de la soubrette tomba brusquement comme il était venu, et elle reprit :

—Mais ce n'est pas tout, monsieur le baron, il y a autre chose, et même c'est ici que l'intérêt commence. Madame ne faisait jusqu'à présent que recevoir les lettres. Aujourd'hui madame a répondu.

Croix-Dieu tressaillit.

—Vous en êtes sûre ? demanda-t-il.

—Sûre et certaine, Monsieur le baron va bien voir : je suis entrée, il y a deux heures, dans la chambre de madame avec un carton de dentelles qu'on venait d'apporter. Madame fermait une enveloppe ; et, sur la cire verte enflammée, elle imprimait les initiales de son petit cachet.

—Qu'est-ce que cela prouve ?

—Je prie monsieur le baron d'avoir un peu de patience... "Mettez ces dentelles dans le cabinet de toilette" me dit brusquement madame, sans même vouloir examiner les malines, des malines superbes ! J'obéis et je m'attendais, quand au bout de trois minutes je traversais de nouveau la chambre, à ce que madame allait me charger de faire mettre la lettre à la poste. Plus de lettre ! et madame ne me dit pas un mot ! Ça me parut louche... Je me défiais. Je me mis au guet.

—Ah ! fille d'Eve ! murmura Philippe en riant.

—Un quart d'heure après, continua la camériste, je vis ce qui ne s'était jamais vu !

—Quoi donc ?

—Madame avait attaché un chapeau sur sa tête, jeté un camail sur ses épaules et, pour la première fois de sa vie, elle sortait de l'hôtel à pied et toute seule ! Je mis au grand galop mon chapeau, j'abaissai mon voile, je filai derrière madame.

—Où allait-elle ?

—Pas bien loin. D'abord elle entra chez le marchand de curiosités dont le magasin se trouve en face de l'hôtel et où elle achetait souvent avant son mariage, et elle choisit quelques chinoiserries. Elle fit ensuite cinquante pas jusqu'à l'angle de la rue voisine, où se trouve une petite poste. Là elle s'arrêta, tira de sa poche une lettre, la glissa dans la boîte après avoir regardé tout autour d'elle et, sans tarder, regagna l'hôtel d'où elle n'avait pas été absente plus de dix minutes. Moi je sautai dans un coupé qui passait, je criai au cocher : *Rue Saint Lazare, et du train !* Et me voilà ! Qu'est-ce que monsieur le baron pense de tout ça ?

—Je pense, mademoiselle Mariette, que vous êtes une fille d'esprit à qui rien n'échappe, et qu'en effet madame la vicomtesse Germaine vient de répondre à son correspondant non moins inconnu qu' amoureux, répliqua Philippe en ouvrant son portefeuille bien garni de billets de banque, ce qui fit la soubrette.

## II

Le soir de ce même jour Croix-Dieu rentra chez lui un peu avant minuit.

—Monsieur le baron, lui dit son valet de chambre, le domestique de M. le marquis est là. Il attend depuis plus d'une heure.

—Le digne serviteur n'a pas perdu de temps, pensa Philippe en souriant. Il est bien dévoué à son maître, c'est édifiant, ma parole d'honneur !

Et il ajouta tout haut :

—Faites entrer Etienne dans mon cabinet, je vais lui parler.

Etienne, dont le visage était rayonnant, débuta comme avait débuté Mariette, par ces mots :

—Monsieur le baron, il y a du nouveau.

—Très bien, mon garçon ! répondit Croix-Dieu ; qu'est-ce que c'est que ce nouveau ?

—Une lettre est arrivée pour M. le marquis par la distribution de neuf heures. Le cachet de cire verte fermant l'enveloppe portait l'empreinte des deux initiales : G. R. J'ai monté sur le champ cette lettre à mon maître, et j'ai pensé bien faire en observant par le trou de la serrure l'effet que produirait la lecture.

—C'était une excellente inspiration dont je vous félicite ! Qu'avez-vous constaté ? M. de San Rémo paraissait-il content ?

—Il avait la mine joyeuse d'un homme à qui le notaire annonce un héritage de cent mille livres de rentes. Il a d'abord embrassé la lettre, puis il l'a lue d'un bout à l'autre, il l'a embrassé de nouveau et il a recommencé à le lire, en s'interrompant de temps en temps pour presser le papier contre sa poitrine. Ça pouvait se prolonger indéfiniment, j'ai abandonné mon poste. Vers dix heures M. le marquis m'a sonné pour me dire qu'il n'avait plus besoin de moi, j'ai quitté l'hôtel aussitôt et je suis accouru rendre compte à monsieur le baron.

—En vérité, mon brave Etienne, vous êtes un garçon précieux ! répliqua Philippe ; vous remplissez vos engagements avec la plus exactitude, je remplirai les miens de même. Voici la somme convenue.

—Grand merci, monsieur le baron.

—Savez-vous ce que votre maître a fait de la lettre à cachet vert ?

—Non, monsieur le baron.

—Que votre zèle ne se ralentisse point. Observez avec un redoublement d'attention ; et, quand arriveront des lettres semblables à celle d'aujourd'hui, tâchez de découvrir où M. de San-Rémo les place après les avoir lues, car il est peu probable qu'il les détruise. Le jour où, par hasard, un de ces petits billets tombera dans vos mains, (ce qui ne saurait tarder beaucoup, les jeunes gens ont si peu d'ordre !) où vous m'apporterez ce billet, je vous donnerai mille francs.

—Ah ! monsieur le baron, répondit le valet de chambre exalté par cette perspective, c'est comme si je les avais.

Croix-Dieu, resté seul, se frotta les mains, ainsi qu'il ne manquait jamais de le faire quand il éprouvait quelque satisfaction notable, et murmura :

—Voilà un gaillard qui forcera tous les meubles de son maître plutôt que de ne pas échanger, dans un bref délai, une missive de madame de Grandlieu contre les cinquante louis convoités, j'arrive ! j'arrive !

Le surlendemain, avant midi et demi, André entra dans l'église où madame de Grandlieu avait promis de se trouver à une heure.

—Quoique ce ne fût ni un dimanche ni un jour de fête, la vaste nef était pleine de clartés, d'harmonies et de parfums.

Les voix claires et vibrantes des enfants de chœur se mêlaient aux chants graves de l'orgue dont une main puissante animait le clavier.

Les feux de mille bougies inondaient d'une lueur ardente, le maître-autel paré de ses plus riches ornements.

On célébrait en grande pompe le mariage d'un personnage presque célèbre, grand financier et homme politique en même temps.

La fiancée était une orpheline de dix-sept ans à peine, d'une beauté merveilleuse.

Le millionnaire atteint et dépassé sa soixantième année. Ses rares cheveux blanchissaient, et sa taille, fatiguée par les orages de toute sorte d'une longue existence d'affaires et de plaisirs, se courbait sous son habit noir dont une brochette de décorations constellait le revers gauche.

La foule compacte des invités et des curieux causait à voix basse sans se préoccuper de la sainteté du lieu et de la cérémonie auguste qui s'accomplissait sous les voûtes.

Germaine était arrivé, comme André lui-même, longtemps avant l'heure du rendez-vous.

Entièrement vêtue de noir, cachant sa figure sous un voile épais, agenouillée ou pour mieux dire prosternée sur une chaise basse de l'une des chapelles latérales, elle ne pouvait détacher de ce qui passait dans le chœur le regard fixe et morne de ses yeux humides.

La jeune fille et le vieillard que la bénédiction nuptiale venait de faire mari et femme, à genoux l'un près de l'autre sur les coussins de velours à crépine, d'or, écoutaient les paroles graves, prononcées par le prêtre au milieu des rumeurs vagues de la foule.

Germaine ne pouvait entendre ces paroles et pourtant de grosses larmes, se détachaient de la frange de ses longs cils, roulaient une à une sur ses joues d'une pâleur mortelle.

C'est que, dans cette même église, où si peu de mois auparavant elle était devenue vicomtesse de Grandlieu, à cette même place où elle avait courbé la tête, en face du même autel illuminé des mêmes feux, elle contemplait cette vierge au front pur, au profil doux et patricien, si splendidement belle sous sa couronne symbolique et qui venait de jurer amour sans fin et inviolable fidélité à un mari qui semblait son père, et elle faisait sur sa propre situation un douloureux retour.

Tout bas, le cœur serré par une angoisse inexprimable, elle se disait avec amertume :

—Moi aussi, comme cette enfant, j'avais juré, juré devant Dieu ! A-t-elle compris, mieux que je ne l'ai fait alors, tout ce qu'elle vient de promettre, et tiendra-t-elle mieux que moi son serment ?

André, perdu au milieu des croupes, devina de loin Germaine plutôt qu'il ne la reconnut, et il sentit s'emparer de lui cette ivresse surhumaine qui d'un homme fait presque un dieu.

Ainsi donc elle était venue !

Il savait bien qu'elle viendrait. Elle avait promis.

Il ne doutait pas. Et cependant, jusqu'à cette minute, un si prodigieux bonheur lui semblait irréalisable.

Il s'approcha de la chevelle, mais au moment de franchir la grille entr'ouverte il se souvint des expressions mêmes de Germaine : *Ne me parlez point dans l'église, les voûtes s'écrouleraient sur nous !* et il s'écarta.

Madame de Grandlieu l'aperçut alors, et, recevant en plein cœur une sorte de commotion électrique, tressaillit violemment.

Elle cessa de regarder l'autel ; elle courba son front humilié, puis, l'appuyant sur ses deux mains jointes, elle ploura, ou plutôt elle sanglota pendant quelques secondes.

André voyait trembler ses épaules et s'effrayait d'un tel désespoir. Qui sait si ce remords anticipé n'allait pas creuser entre elle et lui un nouvel abîme, infranchissable cette fois ?

Non, Germaine ne songeait point à revenir en arrière. L'homme qui désormais était le maître absolu de son âme avait dit : Si vous ne me tendez la main pour m'aider à vivre je me tuerai ! et, plus que jamais, elle voulait le sauver à tout prix.

La pauvre enfant essayait de demander pardon à Dieu et, dans son trouble voisin de la folie, elle ne trouvait pas une parole.

Anéantie, brisée, mais résolue, elle se leva.

André quitta le pilier contre lequel il s'appuyait et se fraya non sans peine un passage entre les groupes de la foule indifférente. Germaine le suivit, en rassemblant sur son visage les dentelles épaisses de son voile.

L'un derrière l'autre, ils sortirent de l'église.

Pendant quelques secondes les jeunes gens restèrent muets, près l'un de l'autre.

Madame de Grandlieu fut la première à rompre ce silence.

—André, balbutia-t-elle, en recevant ma lettre, en la lisant, qu'avez-vous pensé de moi ?

—Le bonheur qu'elle me permettait d'espérer m'a paru si grand que j'ai douté qu'il fût possible, et même en ce moment, vous voyant, je me demande si je fais un rêve.

—Vous ne m'avez pas méprisée ?

—Méprise-t-on ce qu'on adore ?

—J'étais bien faible, cependant, bien lâche.

—Vous étiez généreuse ! vous étiez sublime !

—Vous parliez de mourir... je voulais vous sauver. Cette menace qui m'a fait tout oublier pour ne penser qu'à vous, ce n'était point une menace vaine ? Vous seriez mort si j'avais persévéré, n'est-ce pas ?

—J'étais prêt ! Vivre sans vous voir et sans espérance, vous savez bien que c'était au-dessus de mes forces.

—Eh bien ! voilà ma seule excuse. Avez-vous compris du moi : s comme j'ai lutté, comme j'ai souffert ?

—J'ai compris surtout que vous m'aimiez et que vous alliez venir. J'ai été sans pitié, vous l'avez dit, non par égoïsme cruel, Dieu le sait, mais parce que je suis sûr, à force d'amour et de bonheur, d'effacer jusqu'au souvenir de vos luttes et de vos souffrances.

Madame de Grandlieu poussa un long soupir.

—Il y a la conscience, dit-elle, à qui l'on n'ordonne pas de se taire... Il y a le remords, à qui l'on n'impose point silence.

—Que parlez-vous de conscience et de remords, ma Germaine adorée ? fit impétueusement San-Rémo. Quelle faute commettez-vous en m'aimant ?

—La plus honteuse de toutes... la trahison.

—Qui trahissez-vous ? Celui que nous respectons tous doux est votre père et non votre mari. En échange de sa tendresse, que lui devez-vous ? Une affection filiale, et vous la lui donnez. Peut-il exiger plus ?

—Le jour où j'ai reçu devant Dieu le nom que je porte aujourd'hui, j'avais juré... Je suis parjure.

—Cent fois non !

Germaine courba la tête sans répondre.

Il y eut un nouveau silence et, cette fois encore, ce fut madame de Grandlieu qui le rompit.

—Mettons dans une affection sans partage toutes nos joies, toutes nos ivresses ; voyons-y la réalisation de tous nos rêves ; que les anges commis à notre garde puissent sourire à notre amour et le protéger, en voyant que nous nous aimons d'une façon si charmante et si pure. Dieu lui-même a mis ma main dans la main d'un autre homme, mais mon âme me reste, elle est libre, elle est la sœur de votre âme, vous l'avez dit tout à l'heure. Nos deux âmes seront unies, mais il n'y aura d'autre lien entre nous que ce lien cher et sacré, et, de même que mon mari n'est pour moi qu'un père, mon ami ne sera qu'un frère pour moi. Je serai votre sœur, André, n'est-ce pas ?... Cher André, dites-moi que vous le voulez bien.

### III

Il répondit avec une conviction presque pareille à celle de la vicomtesse :

—Eh bien ! oui, ma Germaine adorée, adorée, tout ce que vous voulez, je le veux ! Mon cœur, mon âme et ma vie sont à vous ! Soyez ma sœur !...

Puis le dialogue continua entre les deux amis, perdus plus que jamais dans les nuages d'un platonisme quintessencié.

Germaine, semblant tout à coup sortir d'un songe, regarda sa montre et tressaillit.

—Je suis ici depuis plus heure, dit-elle avec un peu d'effroi, il faut partir.

—Quand reviendrez-vous, ma bien-aimée ? demande San-Rémo.

—Je voudrais pouvoir vous répondre : *Je reviendrai demain.* Mais sais-je si je serai libre ?

—N'oubliez pas que, sans vous, je ne puis vivre.

André et Germaine se quittèrent en se-se disant ; à bientôt, et à toujours.

La vicomtesse s'éloigna d'un pas souple et rapide bien différent de cette allure brisée qui, moins d'une heure auparavant, trahissait sa faiblesse et sa souffrance, et elle reprit le chemin de la Madeleine.

André s'en alla d'un autre côté.

—Rien de suspect, avait-il dit à Germaine.

Quelle inquiétude en effet lui pouvait inspirer un coupé de régie stationnant un peu plus bas, devant une porte, avec son cocher endormi sur le siège ?

Et néanmoins au moment où madame de Grandlieu, dont les bottines à hauts talons effleuraient à peine le trottoir, longeait ce véhicule, un des porteurs baissés se souleva à demi et un regard curieux et moqueur s'attacha sur la jeune femme.

L'espion caché dans la voiture était le baron de Croix-Dieu qui désormais savait à quoi s'en tenir.

Lorsque Germaine eut tourné l'angle de la rue Castellane, Philippe abaissa la glace de devant du vieux coupé, secoua l'automédon pour interrompre son sommeil, et lui dit :

—Rue Caumartin.

Il allait chez Octave Gavard où nous allons le suivre, et il ne s'y rendait point sans motif ; mais, enfin d'éviter à nos lecteurs un retour en arrière, disons tout de suite que le lendemain de l'entrevue à laquelle nous avons assisté, San-Rémo reçut une nouvelle et longue lettre de madame de Grandlieu.

Germaine, dans cette lettre, se mettait en quelque sorte aux genoux du jeune homme pour lui mieux rendre grâce de sa conduite de la veille.

Elle était fière de lui, disait-elle.

Elle ajoutait que l'héroïque réserve, le courageux respect dont il avait fait preuve, doublaient la tendresse qu'elle avait pour lui.

Rejoignons M. de Croix-Dieu, que nous avons quitté au moment où il se dirigeait vers la rue Caumartin.

—Votre jeune maître est-il chez lui, Dominique ? demanda Philippe au valet de chambre qui lui ouvrit la porte de l'appartement.

—Oui, monsieur le baron.

—Et comment vont les choses entre M. Octave et madame Gavard ?

—Hélas ! monsieur le baron, de plus mal. Il y a eu, ce matin, une si terrible scène : au moment où madame et mon jeune maître allaient se mettre à table, que M. Octave a pris son chapeau et qu'il est parti sans déjeuner... Mais il est revenu depuis plus d'une heure.

—Annoncez-moi, je vous prie, Dominique.

—Chez madame ?

—Non pas ! Chez M. Octave d'abord. J'aurai l'honneur de présenter ensuite mes respects à madame Gavard.

Le valet de chambre s'empressa d'introduire le visiteur.

—Tiens, c'est le baron ! s'écria le gommeux en serrant la main du nouveau venu. Ah ! elle est bien bonne ! Le diable n'emporte si je m'emporte si je m'attendais. On ne vous voit jamais.

—C'est bien plutôt vous, cher Octave, répliqua Croix-Dieu, c'est vous qu'on ne rencontre nulle part !

—Le fait est que je n'y vais plus... dit le jeune homme en riant.

—Que devenez-vous donc ? A quoi passez-vous votre temps ?

—A être heureux.

—Encore la petite Dinah Bluet, n'est-ce pas ? fit Croix-Dieu avec un sourire moqueur.

—Encore et toujours, oui, baron, et, permettez-moi de vous

le dire en passant, je vous aime bien. Vous pourriez, sans que je prenne la mouche, m'appeler galopin et même idiot, mais vous m'obligerez en parlant moins légèrement d'une personne que j'adore de tout mon cœur et que je respecte de toutes mes forces.

Mais à quoi vous conduiront, s'il vous plaît, ces platoniques amours ? Que comptez-vous faire de la jeune étoile, incomparable, j'en conviens, au double point de vue du talent et de la vertu, et qui s'appelle dans le monde mademoiselle Dinah Bluet ? Vous voyez que, si je suis indiscret, j'a suis du moins respectueux.

—Que fait-on d'une jeune fille qu'on aime, quand on a pour elle autant d'estime que d'amour ?

Croix-Dieu eut l'air de chercher, secoua la tête et répondit :

—J'avoue que je ne m'en doute pas.

—Je vais donc vous l'apprendre : on l'épouse, mon cher baron, ce qui est agir en garçon de cœur et en garçon intelligent...

Philippe se mit à rire.

—Pourquoi riez-vous ? demanda vivement Octave.

—Ma gaieté vous paraît intempestive ? Souhaitez-vous que je m'explique ?

—Vous me ferez plaisir.

—Eh bien ! mon cher enfant, votre situation est comique.

—En quoi, s'il vous plaît ?

—Supposez-vous, par hasard, que madame votre mère prêterait les mains complaisamment à ce beau projet de mariage ?

—Je n'en crois pas un mot. Maman me fait matin et soir des scènes abominables depuis qu'elle me sait amoureux pour de bon.

—Elle a certainement grand tort, car les scènes ne prouvent rien, mais les femmes sont un peu vives. Enfin, raisonnons avec calme. En face de l'opposition maternelle, que ferez-vous ?

—Je passerai outre.

—De quelle manière ?

—Je suis riche, je ne dépends de personne. J'enverrai à maman des *sommations respectueuses*, avec bien du chagrin, baron, avec bien du chagrin, mais ce sera sa faute. Pourquoi maman veut-elle m'empêcher d'être heureux ? J'ai réfléchi, je suis décidé.

—Très-bien ! Et quand ferez-vous cela ?

—Aussitôt que je serai majeur.

—C'est-à-dire ?

—Dame ! cinq mois, ça passera vite.

—Mon cher Octave, vous qui avez si bien étudié et si bien compris la loi au sujet des testaments, quand vous éprouviez le besoin de léguer à mademoiselle Bluet les capitaux dont vous pouviez, quoique mineur, disposer librement, vous avez oublié de feuilleter le Code au titre du mariage. C'est fâcheux ! Une simple lecture vous aurait ouvert des horizons nouveaux et très-intéressants.

—Qu'y a-t-il donc dans le Code ?

—Il y a ceci : Chapitre Ier, article 148 : Le fils qui n'a pas atteint l'âge de vingt-cinq ans accomplis ne peut contracter mariage sans le consentement de ses père et mère. Et plus loin, article 152 : Depuis la majorité fixée par l'article 148, jusqu'à l'âge de trente ans accomplis, l'acte respectueux prescrit par l'article 151, et sur lequel il n'y aurait pas de consentement au mariage, sera renouvelé deux autres fois, de mois en mois, et, un mois après le troisième acte, il pourra être passé outre à la célébration du mariage.

—Il y a cela ?

—Je cite le texte. Or, vous aurez vingt et un ans dans cinq mois, ajoutons-y quatre ans pour atteindre votre grande majorité, et trois mois pour que sorte le plein et entier effet de vos actes respectueux, et nous arrivons à un petit total de quatre années et huit mois, soit dix-sept cents jours environ, qu'il vous faut attendre avant de pouvoir métamorphoser mademoiselle Dinah Bluet en madame Octave Gavard. Donc, pendant quatre ans et huit mois, ou dix-sept cents jours et

autant de nuits, vous aller filer le parfait amour auprès de votre gracieuse amie. Ce sera très-gai ! Mes compliments ! Tudieu ! quel gaillard ! N'avais-je pas raison de prétendre tout à l'heure que la situation est comique ? Elle l'est, et au plus haut point !

## IV

Octave, singulièrement déconfit, se taisait.

Croix-Dieu reprit :

—Je le répète, mon cher enfant, madame votre mère a bien grand tort de s'inquiéter et de s'irriter. Ses maux de nerfs n'ont point de raison d'être. Très-longtemps avant le terme fatal où la folie que vous rêvez aujourd'hui deviendrait possible, vous aurez changé de fantaisie, et les ailes d'ange que votre caprice actuel attache aux épaules de mademoiselle Bluet auront perdu, l'une après l'autre, leurs plumes !

—Vous croyez ça, baron ? demanda le gommeux en relevant la tête et en regardant Philippe bien en face.

—J'en suis absolument convaincu :

—Eh ! bien, vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'au coude, mon excellent bon, voilà tout. Ce que vous venez de m'apprendre me vexé très-fort, j'en conviens, et la loi me paraît stupide. Mais ça ne change rien à mes projets bien arrêtés, à ma résolution immuable.

—Que ferez-vous donc ?

—J'attendrai.

—A votre aise ! Attendez, mon cher ! attendez tant qu'il vous plaira !...

—Grâce à Dieu, je suis jeune, et Dinah est presque une enfant, reprit le gommeux. Nous avons du temps devant nous ! Quoi qu'on dise et quoi qu'on tente, j'aimerai toujours ma chérie, je l'aimerai plus que jamais ! je l'aimerai par idolâtrie, avec passion, avec respect, et ça me suffira pour être parfaitement heureux ! C'est si bon, l'amour pur, c'est si bon, la vraie jeunesse, c'est si bon, la vraie pudeur. Mon enthousiasme vous fait sourire ! Vous trouvez que c'est bête ! Moi pas ! Les opinions sont libres, hein, baron ? Gardons chacun la nôtre et parlons d'autre chose.

—Cela vaudra tout autant, dit Croix-Dieu, car aussi bien, je vois maintenant qu'il est impossible de nous entendre.

—Depuis pas mal de temps déjà je veux vous demander quelque chose, et je n'ai pu le faire faute de vous rencontrer.

—De quoi s'agit-il ?

—De l'escogriffe avec lequel je me suis battu, et à qui j'ai administré, grâce au talisman de ma chérie, un coup d'épée si bien réussi.

—Le capitaine Grissoles.

—Lui-même. Qu'est devenue, après la rencontre, cet ex-officier d'ordonnance des républiques américaines ! Est-il vivant ou mort ?

—Il y a mille à parier contre un qu'il est mort et enterré.

—Vous n'en êtes pas sûr ?

—Le docteur l'avait déclaré perdu ses ressources, vous vous en souvenez.

—Sans doute, mais plus habiles médecins se trompent quelquefois.

—C'est possible. Que vous importe ?

—Je croyais qu'il était d'usage d'envoyer prendre des nouvelles d'un adversaire blessé.

—Cela se fait entre gens du monde, c'est vrai, mais avec un drôle de cette espèce, à quoi bon ?

—Question d'humanité et de convenance.

—Soit. Je dois avoir écrit son adresse, je tâcherai de la retrouver et, si cela vous est agréable, je prendrai des informations et vous ferai part de leur résultat.

—Je vous en prie, et vous en remercie d'avance.

Dix minutes après Croix-Dieu quittait Octave, et se faisait annoncer chez madame Gavard où nous ne l'accompagnerons pas.

Pendant le cours de l'entretien qui précède, le baron avait

trouvé moyen de s'approcher du chiffonnier de marqueterie dont nous avons entendu le gommeux lui parler le jour du duel et, tout en causant, il s'était appuyé sur ce petit meuble.

Sa main gauche, glissée derrière son dos, tenait une boulette de cire à modeler, et avec cette cire pronait adroitement l'empreinte de la serrure.

La même clef ouvrait tous les tiroirs.

Or, l'un de ces tiroirs nous le rappelons à nos lecteurs renfermait le testament par lequel Octave instituait Dinah Bluet légataire de trois millions.

Philippe se mettait en mesure.

Donc, selon toute apparence, le moment approchait où un accident heureux, combiné avec Sarriol, allait le débarrasser du fils de madame veuve Gavard, et où par conséquent celle-ci, Octave étant mort *sans tester*, se trouverait l'héritière unique des six millions de feu Gavard.

C'était le lendemain de la double visite de Croix-Dieu.

Franchissons le seuil du modeste logis situé au quatrième étage de la rue du faubourg du Temple, et où Dinah Bluet vivait heureuse et sage, aimant Octave de toute son âme, mais comme par le passé n'acceptant de lui que son cœur, et très-fière de subvenir à ses humbles dépenses avec ses pauvres petits appointements.

La jeune fille n'était point sur l'affiche en ce moment, autrement dit elle ne jouait pas, mais elle répétait, de onze heures du matin à quatre heures du soir, une grande pièce qui devait passer dans quelques jours.

Rentré chez elle depuis un quart d'heure, elle travaillait son rôle en attendant que la bonne dame dont elle était la locataire lui envoyât le dîner très-succint toujours servi à cinq heures et quelques minutes, les exigences du théâtre pendant indispensable cette ponctuelle exactitude.

Le torride soleil du commencement d'août incendiait Paris, et, bien que la fenêtre fût ouverte, rendait presque suffocante l'atmosphère de la chambre exigüe, que parfumait d'ailleurs un gros bouquet de roses apporté la veille par Octave et posé sur la cheminée.

Dinah, quoique vêtue d'une robe de toile, respirait péniblement mais, tout en étudiant son rôle, elle souriait à une pensée intérieure.

C'est que son ami, un peu avant neuf heures du soir, par conséquent aussitôt que le crépuscule descendant sur la grande ville remplacerait les clartés aveuglantes du jour, devait venir la prendre pour la conduire en voiture au bois de Boulogne, où elle mettrait pied à terre dans quelque allée bien déserte et sentirait l'air rafraîchir caresser son doux visage tandis qu'elle contemplerait rêveusement les étoiles scintillant au ciel à travers la voûte de verdure des rameaux entrelacés, et qu'Octave murmurerait à son oreille ces paroles d'amour :

Qui, depuis six mille ans

Se suspendent le soir aux lèvres des amants.

Dinah ne rêvait aucune félicité plus complète, aucun bonheur plus absolu que les joies résultant pour elle de ces lentes promenades et de ces chastes tête-à-tête.

La jeune fille avait l'habitude de ne laisser jamais la clef en dehors, sur la serrure. Avons-nous besoin d'ajouter qu'elle ne recevait personne et que personne ne cherchait à la voir.

Tout à coup elle tressaillit.

On venait de heurter doucement à la porte, et ce n'était pas la manière de frapper d'Octave, son unique visiteur.

— Quelqu'un qui se trompe, sans doute, se dit-elle sans quitter son siège.

On frappa de nouveau, discrètement, timidement en quelque sorte.

Dinah se leva et elle entr'ouvrit la porte plutôt qu'elle ne l'ouvrit tout à fait, prête à la refermer sans miséricorde à l'aspect de quelque visage importun ou suspect.

A sa grande surprise elle vit sur le carré une religieuse, une sœur de charité, debout, les mains jointes, les yeux modestement baissés.

Le costume des saintes créatures qui sont les anges de Dieu sur la terre, et dont on connaît si bien la charité sans bornes et le dévouement sans limites rassura sur-le-champ la jeune fille.

Elle salua avec différence et demanda :

— Ne vous trompez-vous point, ma sœur ?

— Je cherche mademoiselle Dinah Bluet... répondit la religieuse, on m'a indiqué cette étage et cette porte, et je vous demande à mon tour, mademoiselle, si c'est moi qui me trompe en m'adressant à vous ?

— Je suis Dinah Bluet, ma sœur.

— Je souhaiterais vous parler, mademoiselle.

— Entrez, ma sœur.

La religieuse franchit le seuil et prit un siège que lui présentait Dinah.

Elle semblait embarrassée et baissa de nouveau les yeux après les avoir levés presque furtivement sur la jeune fille.

Cette dernière la contempla pendant une seconde avec autant de curiosité que d'étonnement, puis elle s'assit à son tour, et comme la religieuse gardait le silence en faisant rouler sous ses doigts les grains du rosaire suspendu à sa ceinture, elle reprit :

— Je suis très-honorée de votre visite, ma sœur, quel qu'en soit le motif ; mais, ce motif, je ne puis le deviner. Me permettez-vous de vous prier de me le faire connaître.

La religieuse hésitait encore.

Une sorte d'émotion pénible se lisait sur sa figure amaigrie, pâle et fatiguée, ou les nuits sans nombre passés au chevet des agonisants avaient peut-être laissé leurs traces.

Un large cercle de bistre dessinait le contour de ses yeux un peu caves qui ne regardaient jamais en face, par modestie sans doute.

— Parlez ma sœur, je vous en supplie, continua Dinah Bluet, votre silence m'inquiète.

— Mademoiselle, commença la religieuse, je viens remplir auprès de vous une mission difficile, il faut, croyez-le bien, une circonstance impérieuse, la plus impérieuse de toutes, il faut un devoir à remplir, le plus saint qu'il y ait au monde, pour que je me sois permis de troubler votre tranquillité et de me présenter chez vous. Il ne dépendait point de moi d'agir autrement que je ne le fais, et ma démarche, vous le verrez bientôt, trouve en elle-même son excuse.

Les paroles qui précèdent furent prononcées d'une voix lente, d'un ton grave et presque solennel.

— Vous m'effrayez de plus en plus, ma sœur, murmura la jeune fille. Sans savoir ce que vous avez à me dire, j'éprouve en vous écoutant un trouble irraisonné, une angoisse involontaire, que je vous supplie de faire cesser au plus vite ? Un chagrin me menace-t-il, moi ou quelqu'un qui me soit cher ? M'apportez-vous une mauvaise nouvelle ?

— Oui, mon enfant, répliqua la religieuse. Je vous apporte une mauvaise nouvelle.

— Ah ! s'écria ingénument Dinah, il est arrivé malheur à Octave !

La religieuse baissa les yeux plus que jamais, se signa dévotement et appuya contre ses lèvres minces la croix de son cha-pelet, puis-elle répondit :

— Je ne sais de qui vous parlez, mademoiselle.

La jeune fille défaillante semblait disparaître aussitôt le poids qui l'étrouffait.

— S'il ne s'agit pas de lui, reprit-elle en respirant librement, je ne comprends plus. Que m'importe le reste du monde, ma cœur ? et quelle mauvaise nouvelle pouvez-vous m'apporter ?

— Je viens à vous, mon enfant, de la part de quelqu'un.

— C'est impossible. Je ne connais personne à qui je doive m'intéresser.

— Vous vous trompez, mon enfant. Cherchez bien,

— J'ai beau chercher, ma sœur.

— Cherchez encore, cherchez mieux. Vous avez une parente. Dinah frissonna comme si un souffle glacé passait brusquement sur sa chair.

—Une parente, répéta-t-elle.

—Oui.

Dinal devint très pâle, son cœur se contracta dans sa poitrine, et, d'une voix à peine distincte elle balbutia :

—Ma tante.

—Oui.

—C'est elle qui vous envoie ?

—C'est elle.

La jeune fille pâlit plus encore, et s'écria avec une indicible épouvante :

—Que me veut cette femme ?

—Cette femme est la sœur de votre mère ! répliqua sévèrement la religieuse. Ne l'oubliez pas, mademoiselle.

—Pourquoi se souvient-elle de moi ? de moi qui voudrais oublier jusqu'à son nom !

—Elle désire ardemment vous revoir.

—Me revoir ! répliqua Dinah. Si vous la connaissiez, ma sœur, comme je la connais, vous ne parleriez point pour elle ! Elle vous trompe, elle vous abuse ! La revoir ! oh ! non ! par exemple ! non, jamais ! Elle me fait horreur, elle m'épouvante, et, si je la revoyais, ce serait pour la maudire.

## V

—Ce serait pour la maudire ! avait dit la jeune fille.

—Ce serait pour lui pardonner, répliqua la religieuse.

—Jamais ! répéta l'amie d'Octave, jamais !

—Encore une fois, mon enfant, continua la nouvelle venue, c'est la sœur de votre mère, et ce titre sacré vous commande l'oubli et vous ordonne le pardon.

—Oui, reprit Dinah avec une exaltation croissante, oui, la sœur de ma mère, et c'est ce titre sacré qui la rend plus coupable ! Elle a voulu me faire trop de mal ! Oublier, pardonner, ce serait lâche ! Ah ! vous ne savez pas ce qu'elle a tenté contre moi !

—Je sais tout.

—Vous savez tout, et vous plaidez sa cause !

—Je la plaide et je la gagnerai.

—Dinah fit un geste de violente dénégation.

—Je la gagnerai, vous dis-je ! poursuivit la religieuse. Laissez-moi, mon enfant, laissez-moi m'acquitter jusqu'au bout de ma triste mission. Il est des choses que vous ignorez.

—Et je ne veux point les connaître.

—M'imposerez-vous silence ?

—Non, ma sœur ! J'ai trop de respect pour le saint habit que vous portez et pour l'auguste caractère dont vous êtes revêtue. Je rends pleine justice à la droiture de vos intentions. Je suis reconnaissante d'une démarche qui vous est inspirée par la charité la plus pure, mais je vous supplie de ne pas m'exposer à vous répondre par un refus. Pour consentir à ce que vous me demandez il faudrait être un ange, et je ne suis qu'une pauvre enfant bien imparfaite.

—La perfection n'est pas de ce monde, mais vous avez un cœur et c'est à lui que je veux faire appel.

—Vous le ferez en vain.

—Attendez ! Un seul mot changera peut-être votre légitime colère en compassion profonde. La malheureuse créature au nom de qui je viens à vous est malade, très-malade, et moi qu'éclaire, à défaut de savoir, l'habitude d'assister au navrant spectacle des agonies, je ne puis vous le cacher, mon enfant, les ressources de la science sont impuissantes pour la sauver.

—Mon Dieu, balbutia la jeune fille dont l'irritation tomba brusquement ; que me dites-vous là, ma sœur ?

—La vérité, rien que la vérité.

—Ainsi, ma tante va mourir ?

—Dans bien peu d'heures elle n'existera plus. Depuis une semaine je veille nuit et jour au chevet de l'infortunée qui s'éteint. Je tenta, à la fois la guérison du corps et la guérison

de l'âme. Grâce au ciel, je n'ai échoué qu'à moitié. Le corps est condamné, mais, Dieu aidant, l'âme immortelle se trouve en pleine voie de salut. La religieuse est l'humble lieutenant du prêtre et le supplée parfois. J'ai eu le bonheur d'inspirer à votre tante une confiance absolue et de dénouer l'épais bandeau qu'attachaient sur ses yeux les corruptions mondaines, la lumière et le repentir ont pris la place des ténèbres enfin dissipées. Votre tante m'a raconté sa vie, et par conséquent la vôtre. Elle m'a confessé ses torts envers vous qui, elle le comprend bien maintenant, sont des crimes et non des fautes. Je l'ai calmée et consolée de mon mieux, on lui démontrant que la miséricorde divine est inépuisable. J'ai ajouté que le pardon de sa nièce, qui a failli devenir sa victime, éloignerait infailliblement les cuisants remords dont elle subit les tortures sans relâche, et lui rendrait le calme. Enfin c'est de sa couche de douleurs, bientôt hélas ! sa couche funèbre, qu'elle m'envoie vers vous et qu'elle vous conjure de lui prouver par votre présence que vous lui pardonnez et qu'elle peut s'éteindre en paix. Faut-il tomber à vos genoux, mon enfant, pour vous répéter cette prière suprême et pour obtenir que vous ne la repoussiez pas ?

Et, joignant l'action aux paroles, la religieuse se mit en devoir de s'agenouiller devant Dinah.

Cette dernière la releva vivement et s'écria :

—Que faites-vous, ma sœur ?

—Vous le voyez, j'implore. Au nom du Dieu de clémence, soyez clément. Laissez-vous fléchir.

—Eh ! ma sœur répliqua la jeune fille dant les yeux se remplissaient de larmes, me jugez-vous si mal, et croyez-vous qu'après vous avoir entendue je puisse hésiter un instant ?

—Ainsi vous consentez ?

—Certes, je consens ! Celle qui m'avait offensée, celle à qui je vouais une irréconciliable rancune, a cessé d'exister. A sa place je vois une mourante, qui m'aimait peut-être à sa manière, qui souffre, qui se repent, qui m'appelle ! Comment résister, ma sœur ? Je ne résiste pas, et je fais plus que pardonner, j'oublie.

—Noble et généreuse enfant ! murmura la religieuse en faisant le geste d'essuyer ses paupières bistrées que l'attendrissement mouillait sans doute. Voilà une action qui vous sera comptée là-haut.

Dinah saisit son camail et son chapeau et, tout en s'ajustant, reprit :

—Je vais courir auprès de ma tante.

—Vous ne sauriez où la trouver.

—Non, mon enfant.

—Eh bien ! ma sœur, indiquez moi sa demeure nouvelle... Je ne veux pas perdre une minute. Elle ou s'éteindre, m'avez-vous dit ! Je tremble d'arriver trop tard.

—Il me faut vous apprendre une chose douloureuse.

—Laquelle ?

—Votre tante, quand vous vous êtes séparée d'elle, s'est vue privée de toutes ressources.

—C'est vrai.

—Elle a voulu travailler pour vivre, faire des ménages. Elle s'est présentée dans vingt endroits. Partout elle a paru trop vieille, et partout on l'a repoussée.

—Mon Dieu.

—Au moment où sa maladie a commencé, elle était littéralement sans asile et sans pain !

—Quel châtement ! Ah ! si j'avais su.

—Bref elle serait morte dans la rue, à l'endroit où elle venait de s'abattre, si de braves ouvriers ne l'avaient relevée.

—Que Dieu les benisse et les récompense ! En quel lieu l'ont-ils transportée ?

—A l'hospice de Pitié.

—Où est cet hospice ?

—De l'autre côté de l'eau, près du Jardin des Plantes.

—J'y vais, ma sœur. Mais m'y laissera-t-on pénétrer. Pourrai-je arriver jusqu'à ma tante ?

—Seule, vous ne le pourriez pas. Mais je vous accompagne

et, certains d'avance de vous voir accomplir l'acte de piété presque filiale que j'attendais de vous, j'ai pris, avec l'autorisation de ma supérieure, une voiture qui nous attend.

—Partons alors. Partons vite.

La religieuse s'était levée.

Au moment d'atteindre la porte, Dinah s'arrêta.

—Ma sœur, dit-elle, non sans hésitation et sans trouble, je voudrais, avant de quitter cette chambre, écrire quelques lignes, afin d'expliquer mon absence à quelqu'un qui doit venir, Me le permettez-vous ?

Le visage de la religieuse s'assombrit et devint presque sévère, tandis qu'elle répondait sèchement :

—Vous êtes libre, mademoiselle. L'habit que je porte m'impose cependant la loi de vous donner un sage conseil. Croyez-moi, chassez loin de vous toute préoccupation mondaine. Ne mêlez pas une pensée profane au grand acte que vous allez accomplir. Votre absence d'ailleurs sera courte. Dans l'état d'extrême faiblesse où se trouve votre tante, vous ne pourrez passer auprès d'elle plus de quelques minutes. Avant deux heures vous serez ici.

Deux heures, et il en était cinq à peine. Octave ne viendrait qu'à neuf heures. Donc la jeune fille serait de retour longtemps avant l'arrivée de son ami ; par conséquent il était inutile d'écrire.

Dinah fit mentalement ce calcul très-logique, et répondit :

—Vous avez raison, ma sœur, partons.

—Vous marchez d'un pas rapide dans le chemin du salut ! murmura avec un sourire béat la religieuse tout à fait rassurée.

Un fiacre à deux places attendait devant la maison.

La religieuse ouvrit la portière, fit monter Dinah et prit place à côté d'elle, après avoir dit au cocher :

—Où vous savez.

Le fiacre partit.

La religieuse baissa les stores.

—Il fait bien chaud, ma sœur ! s'écria la jeune fille un peu surprise ; nous allons étouffer, faute d'air.

—Ma chère enfant, répliqua sa compagne, je serais au désespoir de vous causer le moindre chagrin et de vous faire la plus légère blessure, surtout en ce moment où je suis si heureuse de reconnaître en vous des vertus de premier ordre, le pardon des injures, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, mais veuillez réfléchir. Le costume que j'ai l'honneur de porter est la livrée des servantes de Dieu, or vous êtes très-connue, hélas ! puisque vous avez le malheur d'exercer une profession que réprouve la sainte Eglise, et je ne puis pas, je ne dois pas...

La religieuse s'interrompit.

—Vous montrer publiquement avec une comédienne ? acheva la jeune fille en devenant courpre, c'est bien cela que vous voulez dire, ma sœur ?

—Oui, mon enfant, c'est bien cela.

—Et cependant, balbutia la nièce de Mélanie Perdreau, et cependant je vous assure que je suis une honnête fille.

—Je me plais à le croire, dit le désir de toute mon âme, je m'efforce de n'en pas douter... Mais le respect de mon habit avant tout.

—Vous avez raison, ma sœur.

Dinah baissa la tête et garda le silence.

La religieuse prit son rosaire afin de se donner une contenance et, tandis qu'elle en roulait les grains entre ses doigts, une sorte mélodée monotone et indistincte s'échappait de ses lèvres agitées.

Le cheval du petit fiacre devait, malgré sa profession vulgaire, avoir dans les veines quelques gouttes d'un sang très-noble.

Il détaillait en levant les pieds à la hauteur du poitrail, et, sans que le cocher le touchât au bout de son fouet ou fit un appel de la langue, il filait d'un train à rendre jaloux plus d'un trotteur en renom.

—Épatant, ce cheval de fiacre ! aurait dit Octave Gavard. Quel cachet, mes enfants ! quel cachet !

La voiture si invraisemblablement attelé brûla le boulevard du Temple, le boulevard des Filles-du-Calvaire, le boulevard Beaumarchais, se dirigea vers Bercy et passa la Seine au pont d'Austerlitz, mais au lieu de tourner à droite pour revenir du côté de l'hôpital de la Pitié, but présumé de la course, prit à gauche, passa devant le chemin de fer d'Orléans et, toujours à la même allure, fila le long du quai de la Râpée.

Les stores baissées ne permettaient point à Dinah de se rendre compte du chemin parcouru et des rues traversées. L'extrême vitesse l'empêchait de s'étonner de la longueur du trajet, et d'ailleurs elle ne se faisait pas une idée très-exacte de la situation de l'hôpital où elle se croyait attendu par sa tante.

Le souvenir de Mélanie Perdreau, évoqué à l'improviste par la visiteuse inattendue, évoquait à son tour un passé douloureux et humiliant. Les deux silhouettes si dissemblables, mais également grotesques et pareillement odieuses, de la duègne et de la Saint-Angot, passaient avec obstination devant les yeux de la jeune fille qui s'efforçait de les chasser, et n'y parvenait qu'à grand'peine en appelant à son aide la figure sympathique du gommeux régénéré, du sauveur, du bien-aimé, d'Octave.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

## VI

Les lecteurs du *Coupe-Gorge* ont-ils oublié la plaine lugubre de Montrouge et cette maison d'aspect misérable où Sarriol et Linassou, agissant par les ordres du comte Robert de Loc-Earn au prologue de notre récit, s'étaient constitués les geôliers d'Ursule, la vieille gouvernante de mademoiselle d'Aubarive, devenue la femme du comte de Loc-Earn, quand après son mariage secret elle passa quelques jours chez madame Angot, la femme du boulevard des Batignolles ?

L'espace qui s'étend depuis les dernières maisons de la Râpée jusqu'à l'une des extrémités du pont de Charenton, est moins désert sans doute, mais pas beaucoup moins triste que la plaine de Montrouge elle-même.

De distance en distance s'élèvent des masures sordides, cabarets borgnes pour la plupart, recrutant on ne sait où une clientèle d'allures suspectes.

D'autres logis sont inhabités tout à fait et leur extérieur délabré annonce un effondrement prochain.

C'est devant un de ces derniers que le petit fiacre venait de faire halte.

La religieuse ouvrit la portière et descendit.

Dinah se pencha au dehors.

—Quel est cet endroit, ma sœur ? demanda-t-elle. On croirait que nous avons quitté Paris. Où est l'hôpital ? Où sommes-nous ?

—L'hôpital est tout près d'ici, mon enfant, répondit la religieuse, nous y serons dans dix minutes. Avant de vous y conduire je dois visiter une malade, une jeune fille à peu près de votre âge dont l'état, ce matin, semblait désespéré. Comme je m'intéresse beaucoup à elle, je tiens à savoir sans retard s'il est survenu un peu de mieux dans l'après-midi. Je ne ferai d'ailleurs qu'entrer et sortir. Accompagnez-moi, voulez-vous ? La vue de votre doux visage fera du bien à la pauvre enfant, et vous aurez accompli dans une seule journée deux actions charitables.

Dinah ne demandait pas mieux que de quitter, pour un instant, la voiture où elle étouffait.

Elle descendit donc à son tour et trouva sinistre cette rue déserte, mal ombragée par des arbres chétifs, et cette bicoque lépreuse dont les volets étaient fermés et qui semblait déserte.

—C'est là que nous allons ? murmura-t-elle.

—Oui, mon enfant. Ah ! ce n'est pas beau. Mais on nous appelle *les sœurs des pauvres* et nous visitions plus souvent les mauvais gîtes que les demeures des heureux du monde. Les riches ont-ils besoin de nous ?

En disant ce qui précède, la religieuse s'était approchée de la muraille et tirait un fil de fer qui mettait en branle une sonnette fêlée.

La porte s'ouvrit aussitôt et un homme en blouse se montra sur le seuil.

Cet homme avait bien plus la mine d'un bandit que celle d'un ouvrier. Sa figure plate et cynique suait le vice par tous les pores, ses cheveux gras formaient sur les tempes ces accroches-cœurs si chers aux rôdeurs de barrières, et ses dents noires serraient le tuyau d'un *brûle-gueule* bourré de ce tabac qu'on fabrique en hachant des bouts de cigares.

En voyant les deux femmes il ôta vivement sa casquette et prit la physionomie la plus hypocritement douceuse qu'il fût possible d'imaginer.

—C'est vous, bonne sœur! s'écria-t-il. Entrez! entrez vite! la bénédiction du bon Dieu nous arrive avec vous! Entrez aussi, ma belle demoiselle, bien flatté de vous recevoir.

—Comment va ce soir notre chère malade? demanda la religieuse.

—Le médecin qui est venu de votre part à trois heures la trouve un peu mieux. Il a dit que, si la nuit se passait bien, elle s'en tirerait peut-être.

—A-t-elle sa connaissance?

—Oui, très-bien. Elle vous a demandée deux ou trois fois, ma bonne sœur. Vous allez monter, n'est-ce pas?

—Certainement. Je suis ici pour cela, mais je ne resterai qu'une minute auprès de votre fille. D'autres souffrances nous appellent ailleurs. Passez la première, mon enfant.

Ces derniers mots s'adressaient à Dinah, à qui sa compagne indiquait du geste un escalier de bois très-raide, coupant la maison par le milieu.

La jeune fille gravit les marches, atteignit le carré de l'unique étage et s'arrêta, ayant une porte à sa gauche et une autre porte en face d'elle.

Ce fut celle-ci que la religieuse fit tourner sur ses gonds criards.

—Nous y voilà, reprit-elle en poussant Dinah dans une chambre à peine meublée de deux ou trois chaises communes et d'un lit entièrement caché par de grands rideaux de calicot blanc.

L'amie d'Octave fit quelques pas sans défiance, se croyant suivie, mais tout à coup elle tressaillit et s'arrêta.

Il lui semblait entendre la porte se refermer et la clef grincer dans la serrure.

Elle se retourna brusquement et se trouva seule.

Elle courut à la porte et voulut l'ouvrir.

La résistance à laquelle elle se heurta lui démontra jusqu'à l'évidence que ses oreilles l'avaient bien servie.

On venait de l'emprisonner.

Elle se dirigea vers le lit, et d'une main déjà tremblante elle en écarta les rideaux.

Ce lit était vide.

Elle bondit à la fenêtre. Un entrelacement de fils de fer paralysait le jeu de l'espagnolette. Derrière les vitres il y avait des barreaux, et derrière ces barreaux, de grands terrains vagues, de vastes espaces nus et déserts.

Elle revint à la porte et cria :

—Ma sœur, ma sœur, où êtes-vous? Ma sœur, ne m'abandonnez pas!

Un ricanement lui répondit. Elle entendit vaguement descendre l'escalier. Puis le silence se fit.

Elle comprit alors qu'elle venait de tomber dans un piège. Elle se souvint du souper de la Saint-Angot et des suites hideuses que ce souper devait avoir. Une épouvante mêlée d'horreur s'empara d'elle et fut au moment de la terrasser, mais elle réagit bien vite contre cet anéantissement de tout son être. Elle se dit qu'il n'existait de chance de salut que dans une indomptable énergie.

Elle se recommanda à Dieu, elle pensa à Octave, et se mit à chercher dans cette chambre nue quelque objet dont il lui fût possible, au besoin, de se faire une arme.

Mais elle ne trouva rien.

La prétendue religieuse, après avoir enfermé la jeune fille et répondu par un ricanement à son appel désespéré, descendit

au rez-de-chaussée et entra dans une chambre où se trouvaient deux hommes assis en face de l'un de l'autre.

L'un était le personnage en blouse, à figure de bandit, par qui la porte avait été ouverte quelques minutes auparavant.

Le second, disons-le tout de suite était Sarriol lui-même, mais un Sarriol inédit, un Sarriol élégant, un Sarriol à bonnes fortunes, un Sarriol parfumé, transformé, maquillé, méconnaissable.

Le bras droit de madame de Saint-Angot portait une peruque avec raie médiane et petites mèches folles sur le front, des favoris postiches et des moustaches retroussées, de la même nuance que les cheveux.

Sa toilette et sa tournure offraient le nec plus ultra du chic suprême d'un tyran d'estaminet, choyé et subventionné par les prêtresses de la Vénus des carrefours.

Il enchaînait dans l'arcade sourcilière de son œil droit un monocle qui le faisait loucher. Il avait mis un soupçon de rouge et beaucoup de poudre de riz pour se rajeunir. Bref, à force d'embellissements, il s'était rendu plus laid que nature.

Au moment où nous venons de le rejoindre, Sarriol se disposait à *étrangler un perroquet*, en langage vulgaire, à prendre une absinthe et donnait des soins minutieux à la préparation de son breuvage.

L'absinthe était faite et parfaite, et l'artiste, souriant à son œuvre, venait d'en déguster voluptueusement la première gorgée quand la fausse religieuse entra, jeta sa coiffe aux grandes ailes, secoua sa tête brune sur laquelle s'ébouriffèrent aussitôt des cheveux noirs, courts et crépus et, saisissant des deux mains sa jupe de laine grise, ébaucha gaillardement un pas de caractère ultra-fantaisiste, fort apprécié au bal de la Reine-Blanche.

Puis elle dépouilla le reste du costume dont elle s'était fait un traquenard sacrilège, et resta vêtue d'une vieille robe de soie noire, flétrie, souillée, effiloquée, digne de la hotte du chiffonnier.

—Eh bien, Pamela, ma bonne fille, lui dit Sarriol avec bienveillance, il paraît que tout a marché sur des roulettes, puisque nous tenons l'oiseau en cage.

—Tout a marché, oui, grâce à moi, monsieur Tamerlan—répliqua la coquine, mais pas du tout sur des roulettes.

—Ah! bah! il y a eu du tirage?

—Énormément de tirage... l'enfant ne voulait ni peu ni beaucoup entendre parler de sa tante!... Ah! mais non!... Et elle a une tête l'enfant!... il a fallu l'onction que je possède à un si haut point, et tout un colis des choses du monde les plus attendrissantes et les plus pathétiques, pour ramener cette petite rancunière dans les sentiers de la charité chrétienne et du pardon évangélique, Non, là, vrai, monsieur Tamerlan, j'ai méconnu ma vocation et raté mon avenir.

—Tu aurais dû te faire religieuse pour de vrai, peut-être? demanda Sarriol en riant.

—J'aurais dû me faire actrice, et je vous fiche mon billet que j'aurais eu un fameux talent. Je n'ai jamais vu jouer la comédie à la demoiselle de là-haut, mais j'o parierais volontiers ma tête contre un œuf dur que sur les planches elle ne m'irait pas à la cheville.

—Demande-lui de faciliter tes débuts à son théâtre.

—Vous vous moquez toujours! Enfin j'ai gagné mon argent, n'est-ce pas?

—Et je vais te le payer rubis sur l'ongle, en y joignant une agréable prime. Tu vois que j'apprécie le mérite et que je sais le récompenser.

—Grand merci, monsieur Tamerlan, et tout à votre service si par hasard vous avez encore besoin de moi dans cet emploi-là. Je prends mon chape et mon chapeau que j'ai laissés ici, et je file. Mais, dites-moi, il ne lui arrivera point de mal, n'est-ce pas, à la petite demoiselle? Elle est si gentille!

—Est-ce que tu me prends pour un ogre? demanda Sarriol en haussant les épaules. Est-ce que j'ai l'air d'un tueur de femmes?

—Non, bien sûr. Mais cependant. Enfin, qu'est-ce que vous en voulez faire?

—Ça ne te regarde pas ! Je consens néanmoins à te répondre que je compte m'occuper de son bonheur. Es-tu contente ?

—Alors, vous allez monter près d'elle ?

—En ce moment non ! pas si sot ! J'attendrai la nuit et, quand l'enfant sera bien déçolée, je serai le consolateur.

## VII

Cinq minutes avant l'heure convenu, Octave arriva rue du Faubourg-du-Temple et, laissant à quelque pas de la maison la voiture qui devait le mener au Bois avec la jeune fille s'élança dans l'escalier.

Depuis la veille il n'avait pas vu sa chère Dinah ; aussi escalada-t-il les quatre étages avec une incomparable rapidité.

Son cœur battait si fort que pendant une seconde il dut faire halte devant la porte pour dominer son émotion, émotion délicieuse sur laquelle il ne se blaisait point et qui, malgré la fréquence de ses visites, restait la même qu'au premier jour.

Enfin il frappa doucement, d'une façon convenue entre lui et Dinah.

La porte resta close. Aucun bruit intérieur ne vint lui faire comprendre qu'on l'avait entendu.

Il frappa de nouveau.

Même silence.

Il frappa plus fort, puis très-fort, et il dit en même temps :

—C'est moi, Dinah, moi, Octave, ouvrez vite.

Rien... Toujours rien.

Le jeune homme regarda sa montre. Elle marquait neuf heures précises.

—Sortie ! murmura-t-il. Sortie quand elle doit m'attendre, quand elle sait que je vais venir ! C'est incroyable, c'est inadmissible, et pourtant elle ne répond pas ! Qu'y a-t-il donc ?

Un commencement d'angoisse, sinon de jalousie, s'emparait de son esprit. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas rester plus longtemps dans une indécision si pénible et il prit le parti de sonner chez la veuve.

La bonne dame, nous le savons, connaissait Octave et portait le plus vif intérêt aux jeunes et naïves amours de sa jolie locataire et du bon gommeux.

—Qu'avez-vous, cher monsieur ? s'écria-t-elle, en voyant le visage bouleversé du nouveau venu.

—J'ai, madame, répondit-il, que depuis cinq minutes je frappe à la porte de mademoiselle Bluet sans obtenir la moindre réponse... Vous voyez en moi l'homme le plus perplexe et le plus tourmenté qu'il y ait au monde ! Ne pouvant croire à l'absence de Dinah, je me figure qu'elle s'est trouvée mal. Venez-moi en aide, je vous en supplie.

—Ah ! je ne demande pas mieux. Angèle ?

La petite bonne accourut.

—Mademoiselle Bluet était-elle dans sa chambre quand vous lui avez porté son diner ?

—Non, madame, il n'y avait personne. J'ai mis les plats sur le guéridon.

—Avez-vous desservi ? Etes-vous retournée chez mademoiselle Dinah ?

—Pas encore. Madame sait bien que je n'en ai pas eu le temps, étant allée faire une commission à l'autre bout de Paris.

—C'est vrai. Nous allons voir nous-mêmes. Venez, cher monsieur.

Une porte intérieure mettait en communication le logement de la veuve avec la chambrette louée à l'ingénue.

La bonne dame frappa d'abord puis, n'entendant rien, elle ouvrit, et elle entra suivie du jeune homme.

La chambre était vide. Le diner, intact et refroidi, attendait toujours sur le guéridon.

Octave sentit son cœur se serrer.

—Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-il

—Dame ! fit la veuve, je n'en sais rien. C'est la première fois que mademoiselle Bluet ne dîne pas, sans me prévenir.

—Est-elle rentrée après sa répétition ? demanda le triste amoureux.

—Je l'ignore. Dans tous les cas elle n'est point venue chez moi.

Un cachier de forme oblongue, à demi roulé et gisant sur le plancher, frappa les yeux d'Octave.

Il ramassa ce cachier, le déroula, et vit en tête de la première page ces mots écrits en gros caractères :

## CHRISTIANE—ACTE Ier—SCÈNE III,

et dans un angle cette mention, imprimée à l'aide d'un timbre humide :

*Copies dramatiques de Leduc. Rue de l'Échiquier.*

—Elle est rentrée ! s'écria-t-il, voilà son rôle de la pièce nouvelle. Elle étudiait au moment où quelque incident imprévu, incompréhensible, l'a fait sortir avec une précipitation si grande qu'elle a laissé tomber le rouleau et n'a pas même pris le temps de la relever.

—Peut-être est-on venu la chercher du théâtre ? hasarda la veuve.

—C'est invraisemblable. Aussitôt la répétition finie tout le monde s'en va... Les pompiers de service restent seuls sur la scène jusqu'au moment où les artistes arrivent pour la représentation du soir. D'ailleurs, en admettant que votre supposition soit fondée, Dinah serait de retour depuis longtemps.

—Savait-elle que vous viendriez ce soir, cher monsieur ?

—Elle le savait... Nous devions sortir ensemble.

—A quelle heure ?

—A neuf heures.

—Il n'est que neuf heures et quart. Elle va rentrer peut-être...

—Oui, peut-être, mais pourquoi est-elle sortie ?

—Comment me serait-il possible de vous répondre ?

—Voulez-vous l'attendre ?

—L'attendre ? ici ? je ne m'en sens pas le courage... j'ai besoin d'air et de mouvement... je tremble... je brûle... j'ai la fièvre... je meurs d'inquiétude et d'effroi.

—Que craignez-vous donc ?

—Je ne sais, j'ai peur de tout.

—Vous êtes sûr de Dinah. Elle est honnête.

—Ah ! certes ! Mais elle est si jolie ! il y a des dangers, il y a des pièges que vous ne soupçonnez même pas, vous, madame, et que je connais bien, que je connais trop.

—Eh ! cher monsieur, mettez-vous l'esprit en repos ! On n'enlève point les jeunes filles en plein jour et en plein Paris.

Octave haussa les épaules.

—En plein Paris, dites-vous ! s'écria-t-il. Eh ! c'est à Paris justement que tout est possible, même l'impossible, même l'insensé ! Ce n'est pas sur la scène que se jouent les plus odieuses tragédies ! Si vous saviez, mais à quoi bon vous mettre au courant de ces infamies ? Je cours au théâtre. Peut-être, là, pourra-t-on m'apprendre quelque chose. Peut-être aura-t-on vu Dinah. Je vole et je reviens. Surtout, si ma chérie est ici avant moi, qu'elle ignore ce que j'ai souffert, il ne faut pas attrister cette enfant.

Sans écouter la bonne dame que son exaltation effrayait et qui cherchait à le retenir, le jeune homme quitta la chambrette, descendit impétueusement les escaliers et hondit sur le trottoir.

Deux hommes stationnaient à l'entrée de l'allée très-obscurie d'une maison située de l'autre côté de la rue.

Au moment où Octave sortit comme une trombe, l'un de ces hommes dit à l'autre :

—Le voilà. Rejoignez-le, et surtout n'oubliez pas, *une dame*.

—C'est entendu, bourgeois, une dame.

Le gommeux, sans songer à sa voiture, courait déjà dans la direction du boulevard,

Il entendit derrière lui un pas lourd et cependant rapide résonner sur le pavé, et une voix, empreinte d'un accent auvergnat très-prononcé, crier à plusieurs reprises :

—Monsieur, eh ! monsieur.

L'idée lui vint que peut-être cette voix s'adressait à lui, quoique cela parût, en somme, assez peu vraisemblable, et, à tout hasard, il s'arrêta.

Un commis-aire vêtu de velours vert bouteille et dûment méhüllé, le rejoignit tout haletant, sa casquette à la main et lui dit :

—Faites excuse, mon bourgeois, mais c'est-il pas vous, s'il vous plaît, qui vous appelez M. Gavard ?

—C'est moi, répondit le gommeux stupéfait. Qu'est-ce que vous me voulez ?

—J'ai une lettre pour vous, mon bourgeois.

—Une lettre ! qui vous l'a remise ?

—Une dame.

—Donnez vite.

Tandis que le commissionnaire fouillait dans sa poche. Octave reprit :

—Comment l'idée de vous adresser à moi vous est-elle venue ?

—Cette dame m'a dit : *Un beau jeune monsieur qui sortira de la maison. J'étais en face, je guettais. Je vous ai vu sortir en courant plus vite qu'un lapin, et naturellement je vous ai couru après. Voici la lettre. Je suis payé, mais, s'il y a un petit pourboire, je le prendrai tout de même.*

Le jeune homme donna cent sous au commissionnaire et saisit la lettre.

—Dinah m'écrit, pensa-t-il ; je vais savoir, mais tout ceci est bien étrange.

L'éclairage insuffisant du faubourg du Temple ne lui permettait pas de dévorer à l'instant même le contenu de la missive.

Il entra dans un café, se fit servir un bock auquel il ne toucha pas, regarda l'enveloppe.

So. nom était tracé d'une écriture irrégulière et évidemment contrefaite.

—Ceci ne vient point de Dinah, murmura-t-il, tandis que de nouveau son cœur se serrait, que vais-je apprendre ?

Il déchira l'enveloppe d'une main tremblante, déplia la feuille de papier qu'elle contenait, et lut :

“ Cher monsieur,

“ Quoiqu'une lettre anonyme mérite généralement le plus profond mépris, attendu que quatre vingt dix-neuf fois sur cent elle ne contient que mensonges et n'est qu'une lâche tentative de chantage ou de vengeance, lisez cependant celle-ci jusqu'au bout et vous vous en trouverez bien.

“ C'est une femme qui vous écrit, une femme que vous ne connaissez pas, mais qui vous connaît bien, qui vous porte un vif intérêt, et qui va vous le prouver.

“ Vous êtes un brave et gentil garçon. Vous aimez, vous méritez d'être aimé, mais vous avez fait un mauvais choix.

“ La petite Dinah Bluet, cette ingénue de pacotille à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession, vu ses airs de sainte nitouche, est plus rouée qu'un premier rôle ! Elle se moque de vous ! Elle vous trompe, que ça fait pitié, et tout le monde au théâtre sait si bien à quoi s'en tenir que quand on dit dans nos coulisses, en parlant de n'importe qui : *C'est un Gavard !* chacun comprend sans qu'il soit besoin d'emprunter le mot technique à Molière ou à Paul de Kock.

“ Ça vous étonne, hein, cher monsieur ? Je vous vois d'ici, incrédule et furieux, froissant ma lettre qui, selon vous, prouve un peu moins que rien.

“ Vous auriez grandement raison si je m'arrêtais là. Mais les préambules sont finis.

“ Pas de phrases, des faits.

“ A l'heure où je vous écris, votre bien-aimée Dinah Bluet est chez son amant, dans les bras de son amant, et je vais vous donner le moyen d'en avoir la preuve par vos propres yeux.

“ Ne perdez pas une minute. Prenez au chemin de fer de Vincennes un billet pour Joinville. Descendez la grande rue. Ne traversez pas le pont, mais suivez la berge de la Marne, à votre gauche, dans la direction de Nogent.

“ Quand vous aurez fait cinq cents pas, vous verrez au clair de la lune une île touffue comme une miniature de forêt vierge et au milieu de cette île, sous les grands arbres, un chalet éclairé.

“ C'est là.

“ Impossible de vous tromper. La voiture qui a amené les deux amoureux et qui doit, vers minuit, les ramener à Paris, stationnera sur la berge juste en face de l'îlot.

“ Dinah Bluet, qui ne renonce point à vos millions futurs, vous ménage une bonne histoire dont on a bien ri au foyer pendant la répétition. Vous auriez donné tête baissée dans le panneau, comme un bon petit *Gavard* que vous êtes.

“ Heureusement vous voilà prévenu.

“ Les moyens de traverser le bras de Marne ne vous manqueront pas. Ça fourmille toute la nuit de pêcheurs qui posent leurs filets. Le chalet n'est point gardé, on y entre comme chez soi et la chambre à coucher est au premier étage. Je la connais, j'y ai régné. La manie du propriétaire est d'y souper avec ses favorites.

“ Bonne chance, mon petit Octave.

“ UNE AMIE INCONNUE,

“ *Camarade de théâtre de Dinah Bluet.* ”

Octave acheva sa lecture.

—Est-ce que monsieur va s'évanouir ? demanda vivement un garçon de café en s'approchant de lui.

## VIII

Octave ne répondit pas.

—C'est étonnant comme monsieur a l'air malade, continua le garçon. Monsieur ferait bien de prendre quelque chose de très-fort.

Octave leva lentement la tête, et jamais les becs de gaz du café n'éclairèrent un jeune visage plus défait et plus livide.

—Donnez-moi de l'eau-de-vie, dit-il d'une voix étranglée.

Le garçon s'empressa de placer devant lui un flacon de vilaine forme, rempli d'un liquide jaunâtre baptisé par l'étiquette : *fine-champagne*, et accompagné d'un petit verre.

L'héritier des millions de feu Gavard jeta sur le pluncher le contenu de la chope qu'il s'était fait servir en entrant, versa dans cette chope la moitié du liquide contenu dans le flacon et le vida d'un trait.

—Mazette ! pensa le garçon, voilà un cocodès qui siffle agréablement les alcools. S'il avait le cœur chaviré, ça doit le remettre sur ses pattes.

Et, tout haut, il ajouta :

—Eh bien ! monsieur, ça va-t-il mieux ?

—Oui, fit Octave en laissant tomber sur le marbre une pièce de dix francs. Oui, merci. Payez-vous et gardez la monnaie...

Le gommeux quitta la banquettes antique, recouverte d'un velours miroité d'où le crin s'échappait par mainte éraillure ; il mit dans sa poche la lettre anonyme qui venait de lui porter un si terrible coup, et il sortit du petit café en chancelant comme un homme ivre.

Il n'était pas ivre, cependant. L'esprit-de-vin coloré avec du caramel et étendu d'eau, dont nous l'avons vu absorber une si forte dose, loin de lui monter au cerveau, venait au contraire de lui rendre la faculté de penser, anéantie un instant par le choc inattendu et foudroyant.

Une fois sur le trottoir il s'arrêta, s'interrogeant lui-même, se demandant s'il était bien éveillé ou s'il se débattait contre quelque cauchemar effroyable.

La réponse ne se fit point attendre. La réalité s'imposait à lui. Les phrases et les mots de la lettre anonyme passaient flamboyants sous ses yeux, formulant une accusation qui semblait étayée de preuves indiscutables.

Tout devait être vrai, tout était vrai certainement, puisqu'on lui donnait les moyens de se convaincre par ses propres yeux.

Alors une rage folle s'empara de son esprit, tandis qu'une douleur sans nom lui serrait le cœur comme entre les mâchoires d'un étau.

—Ah ! oui, certes, oui ! je veux voir ! murmura-t-il presque à voix haute, ce qui fit retourner les passants. Je ne lui ferai rien, à elle, je l'aimais trop. Mais l'autre, l'homme, le misérable qui me vole mon bonheur, je le tuerai. Oh ! je le tuerai !

Il rejoignit la voiture laissée par lui près du logis de Dinah Bluet, et il cria au cocher :

il risquerait de ne point arriver à Joinville avant minuit, pour peu que le cocher s'égara dans les allées du bois de Vincennes.

Il se résigna donc, mais la demi-heure qui s'écoula avant qu'il lui fût possible de prendre son billet lui parut longue comme une année.

Enfin il put monter dans un compartiment de première classe où il se trouva seul. La vapeur siffla. Le train s'ébranla.

Il nous faudrait des pages pour donner une idée incomplète et bien imparfaite de la tempête qui grondait sous le crâne



Eh ! l'amî, lui cria Octave, voulez-vous me prendre dans votre barque ? (Page 323).

—Place de la Bastille, au chemin de fer de Vincennes. Brûlez le pavé !

Le cocher obéit et poussa vigoureusement son cheval qui s'arrêta tout blanc d'écume devant l'embarcadere, à neuf heures trente-six minutes.

Depuis une minute le train était parti.

Il fallait maintenant attendre dix-heures cinq.

Octave eut la pensée de continuer sa route en voiture, mais la réflexion lui démontra que, loin de gagner ainsi du temps,

endolori du jeune homme, tandis que la locomotive franchissait sans trop de hâte la distance qui sépare Paris de Joinville-le-Pont, et faisait des haltes successives à Bel-Air, à Saint-Mandé, à Vincennes, à Fontenay-sous-Bois et à Nogent-sur-Marne.

Nous trouvons plus simple de nous abstenir ; il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs qu'aux transports de colère succédaient les larmes, et qu'après avoir prononcé de menaçantes paroles, les lèvres d'Octave balbutiaient :

— Comme je l'aimais, l'ingrate ! oh ! mon Dieu, comme je l'aimais ! A quoi bon vivre, à présent que je l'ai perdue ? Si je la savais morte, je me consolerais peut-être. Mais la savoir infâmé, c'est trop ! mieux vaut mourir.

Enfin, pour la sixième fois le train fit halte.

Un employé, d'une voix qui n'appartient qu'à cette institution, comme disait Odry-Bilboquet en parlant des gendarmes, cria :

— Joinville... Joinville...

Octave descendit.

Il était dix heures trente-six minutes au moment où, quittant la gare, il s'engagea sur le pavé raboteux de la rue longue et rapide qui conduit à la Marne.

Les restaurants avec jardin où chaque table a son petit bosquet, les guinguettes du bord de l'eau, le lapin sauté, la friture de goujon, les bals champêtres, les tirs au pistolet et à la carabine et surtout la rivière, merveilleusement belle en cet endroit, attirent à Joinville, le dimanche, pendant l'été, une foule compacte de Parisiens qui n'appartiennent point au monde du high-life, mais qui ne s'en amusent pas moins, qui ne s'en amusent peut-être que mieux.

Les jours fériés, la petite ville (ville est écrit sans conviction, mais dans l'intention louable de ne froisser aucun amour-propre) la petite ville, disons-nous, est bruyante, animée, joyeuse, jusqu'à l'heure nocturne où le dernier train ramène à Paris les bons bourgeois, les canotiers, les commis, les demoiselles de magasin et les *trottins* de modistes, ivres de grand air, de matelote et de petit vin ginguet.

Mais pendant la semaine, longtemps avant que dix heures du soir aient sonné, tout est silencieux et calme, et la jolie cité se livre aux douceurs réconfortantes du plus vertueux sommeil.

Octave descendit la grande rue sans rencontrer âme qui vive et le bruit de ses pas, éveillant les échos endormis, fit aboyer les roquets derrière les portes closes.

La température, lourde pendant tout le jour, demeurait étouffante. Le soir n'avait point amené la fraîcheur.

A coup sûr un orage se préparait, mais cet orage ne devait éclater, selon toute apparence, que vers le milieu de la nuit.

Des nuages sombres, frangés de tons cuivrés, promenaient leurs escadrons sur la surface du ciel avec une majestueuse lenteur.

Quand une éclaircie se produisait, la pleine lune, ronde et blanche, inondait de ses lueurs mystérieuses les horizons lointains, puis les nuages arrivaient, échantonnant peu à peu son disque argenté et finissant par l'engloutir tout à fait, ainsi que les vagues de la mer engloutissent un navire échoué sur des récifs. Les ténèbres alors envahissaient l'espace, et semblaient d'autant plus profondes qu'elles succédaient à des clartés plus vives.

Bientôt une nouvelle éclaircie chassait l'obscurité, qui ne tardait guère à son tour à reconquérir l'espace, et toujours ainsi.

Au moment où Octave atteignait la tête du pont conduisant au champ de bataille de Champigny, de sanglante et funèbre mémoire, la lune étincelait dans un étroit espace d'un azur foncé et presque noir. On voyait comme en plein jour.

Le jeune homme fit halte un instant pour s'orienter.

Autour de lui la solitude était absolue.

La Marne, à demi silencieuse, brisait contres les piles du pont ses eaux vertes, moirées d'argent par les reflets des rayons lunaires.

On entendait au loin du côté de Champigny les grelots d'un attelage de charretier, et du côté de la Varenne le refrain d'une chanson à boire chantée par quelque ivrogne attardé sur les chemins.

« Vous prendrez la berge, dans la direction de Nogent, » — avait dit la lettre anonyme.

Octave suivit cette indication et, tournant à gauche, longea pendant quelques minutes des guinguettes chétives et des constructions basses, servant d'écuries et de remises aux res-

taurants situés sur l'autre rive, et il regarda distraitemment toute une flottille de canots de promenade et de pêche amarrés presque sous ses pieds.

Il continua d'un pas pressé et bientôt, sur la route étroite et déserte, il n'y eut plus rien que la rivière à sa droite, et à sa gauche un talus rapide hérissé de broussailles touffues.

Certes, l'endroit semblait merveilleusement choisi pour un assassinat.

Un homme embusqué dans les broussailles et s'en détachant soudain, un coup de couteau, un cadavre jeté à l'eau. Quoi de plus simple et de plus facile ?

Pas un insrant cette éventualité ne préoccupa le jeune homme. Il ne songeait même point à la possibilité d'un danger.

Personne au monde, (croyait-il) ne le haïssait ! Personne au monde ne pouvait avoir à sa mort un intérêt quelconque...

La lune disparut sous les nuages.

Sans cette vague phosphorescence qui pendant les nuits chaudes se dégage des remous d'une eau courante, Octave aurait couru le risque, à chaque pas, de tomber dans la rivière.

Au bout de cinq minutes il atteignit un coude du chemin, et deux points lumineux, immobiles juste en face de lui, à une distance de cent pas à peu près, attirèrent ses regards.

La première des assertions de la lettre anonyme se trouvait réalisée.

Une voiture stationnait sur la berge, et les réflecteurs de ses lanternes formaient le double foyer de lumière aperçu par Octave.

Désormais il avait la certitude d'arriver à temps pour surprendre en flagrant délit l'indigne créature qu'il adorait, et qui se jouait si misérablement de lui.

Loin de se ralentir cependant, il marcha plus vite encore et ne s'arrêta qu'auprès de la voiture.

C'était un petit fiacre.

Le cheval, résigné et la tête basse, songeait peut-être à son avoine absente.

Le cocher dormait sur le siège.

En plein jour il eût été possible de reconnaître ce même fiacre, ce même cocher, ce même cheval, par lesquels la fausse religieuse et Dinah Bluet avaient été conduites à la bicoque sinistre où les attendait Sarriol.

Octave secoua l'homme qui s'éveilla, ou qui du moins parut s'éveiller en sursaut.

— Eh ! l'ami, lui dit-il.

— Voilà, bourgeois, voilà, grommela le cocher, nous filons...

Mais presque aussitôt, examinant le nouveau venu qu'éclairait de la tête aux pieds le feu des lanternes, il reprit :

— Ah ça ! mais, vous n'êtes pas mon bourgeois, vous ! — Pourquoi donc que vous ne me laissez pas dormir tranquille ?

— Parce que j'ai quelque chose à vous demander.

— A des heures pareilles ! sur le grand chemin ! répliqua l'automédon en levant le manche de son fouet. Filez votre nœud, ou je cogne !

— Me prenez-vous pour un voleur ?

— Est-ce qu'on sait ? Est-ce que je vous connais moi ? Filez donc, et plus vite que ça !

Octave recula pour se mettre hors de la portée du fouet menaçant, tira son porte-monnaie et y prit un louis.

— Regardez, fit-il. Voici vingt francs.

— Pour moi ? demanda vivement le cocher radouci.

— Oui, pour vous.

— Mais je ne peux pas vous conduire, je suis gardé, j'attends du monde.

— Il ne s'agit point de me conduire, il s'agit de me répondre, le voulez-vous ?

— Dame ! tout de même. Vous me donnez vingt francs. Le diable m'emporte si je mets ma langue dans ma poche... Questionnez-moi, mon bourgeois, je parlerai à l'heure ou à la course, à votre volonté, seulement, je veux toucher d'avance...

— Voilà l'argent...

— C'est bon, allez-y.

— Vous venez de Paris ?

—Naturalement.

—Qui a retenu votre voiture ?

—Un monsieur, assez beau garçon, dans les trente ans... il m'a pris à la station du Château-d'Eau, pour le conduire à la campagne à prix débattu, payé comptant, il pouvait être quatre heures et demie, cinq heures moins le quart.

—Cet homme n'était pas seul ?

—Tout seul. Mais nous sommes allés rue du Faubourg-du-Temple, où nous avons chargé une petite dame.

Octave frissonna de la tête aux pieds.

—Comment était-elle, cette dame ? demanda-t-il d'une voix brisée

—Toute jeune, très-jolie, l'air d'une innocente pour de vrai, (faut pas se fier à ces figures-là !...) habillée de gris, avec un chapeau de paille bien mignon et des bluets sur ce chapeau. j'ai fait attention à ça, moi : je suis *observateur*. Le bourgeois m'a dit alors : " A Joinville-le-Pont .. " Et, hue donc !... En route, mauvaise troupe ! Sitôt hors de Paris, voilà que le bourgeois et l'innocente ont commencé à roucouler comme des pigeons sur une gouttière, et des bécots à n'en plus finir !... N'étant point héguéule de *mon* naturel, je compris la gaud.olo. Mais trop, c'est trop ! Les bourgeois, voyez-vous, ne se gênent pas assez avec nous !... ils n'ont pas du tout l'air de savoir qu'un cocher c'est un homme comme un autre... Parole d'honneur, des fois, c'est très-vexant !...

Octave, de ses ongles crispés, déchirait sa poitrine sous le plastron de sa chemise.

## IX

Après une seconde de silence, Octave reprit :

—Et ensuite ?...

—Ensuite, continua le cocher, nous avons filé bon train. Nous arrivons à Joinville vers les six heures. Le bourgeois s'est fait amener à l'endroit où nous sommes. Il a mis pied à terre avec la petite dame et m'a dit d'aller dîner, de faire manger mon cheval, de me trouver ici à dix heures très-précises et de ne plus bouger jusqu'à ce qu'il vienne me reprendre. Ensuite il a descendu la berge, il a fait monter sa particulière dans un joli bateau blanc et noir attaché à un piquet, il a pris les rames, il a passé le bras de la rivière et ils sont descendus tous les deux de l'autre côté, dans l'île, où je les ai perdus de vue. Alors, moi, j'ai décampé, je me suis payé une friture. *Cambronne*, (c'est le nom de mon cheval), a tortillé son picotin ; à l'heure dite je suis revenu, et je dormais comme un bienheureux quand vous m'avez tiré par le bras. Je n'en sais pas plus long, mon bourgeois. Si vous trouvez que vous en avez pour votre argent, ça me fait plaisir. Dans le cas contraire, tant pis ! Les billets pris au bureau, on n'en rend pas la valeur ?

Octave en savait assez. Il se tourna du côté de la rivière.

Parmi les ténèbres que la voile de nuages étendu sur la lune rendait en ce moment presque complètes, la petite île avec sa couronne de grands arbres apparaissait comme une masse sombre et découpait vaguement sa silhouette noire sur le ciel obscur.

Au milieu de cette masse tremblotait une faible lueur, presque pareille à une luciole.

—Ils sont là... murmura le jeune homme. Comment traverser ? comment arriver jusqu'à eux ? Faudra-t-il les attendre ici ?

Le cocher, descendu du siège, allumait sa pipe à une des lanternes.

—Y a-t-il des bateaux amarrés près de nous ? lui demanda Octave.

—Je n'en ai pas vu d'autre que le petit canot du bourgeois. Mais, chut ! écoutez.

L'héritier des millions de feu Gavard prêta l'oreille.

On entendait à une faible distance le bruit de deux avirons frappant la rivière avec régularité.

—Ça doit être mon bourgeois qui revient, reprit le cocher, est-ce que vous avez affaire à lui ?

—Peut-être.

—Eh, bien ! vous aurez eu la chance de ne pas *poser* trop longtemps.

Le bruit se rapprochait rapidement.

Les nuages avaient marché. La lune apparut, rayonnante, et tout ce qui était obscur devint lumineux, par un effet pareil à celui qui se produit au théâtre, quand les doubles feux de la rampe et du lustre inondent brusquement de clartés une salle obscure jusque-là.

—Ce n'est pas mon bourgeois ! s'écria le cocher.

En effet l'embarcation qui se dirigeait vers la berge était un pesant bateau de pêche encombré de nasses d'osier et monté par un seul homme.

Quelques coups d'aviron le firent accoster.

Le pêcheur, évidemment c'était un pêcheur, quitta le banc sur lequel il était assis et saisit un bout de corde, dans l'intention manifeste d'attacher sa barque à l'anneau de l'un des pieux disposés *ad hoc* sur le bord de la Marne.

Ce pêcheur avait mauvaise mine.

Ses cheveux, coupés ras comme ceux des galériens, dessinaient son crâne bossué qu'aucune coiffure ne protégeait. Une barbe longue et touffue couvrait le bas de son visage aux pommettes saillantes. Ses petits yeux disparaissaient sous d'épais sourcils en broussailles.

Son costume se composait d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise de laine rouge laissant à découvert sa poitrine velue.

Sa taille courte, épaisse, râblée, ses bras énormes, ses mains larges aux doigts noueux, annonçaient une force athlétique.

—Eh ! l'ami ! lui cria Octave.

L'homme releva la tête.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix bourrue.

—Voulez-vous me prendre dans votre barque ?

—Je ne promène pas les Parisiens la nuit.

—Ce n'est pas pour me promener que j'ai besoin de vous, mais pour me passer le bras de Marne.

—Il est trop tard... Je suis éreinté... Je vais me coucher... Faites-en autant.

—Je payerai bien...

—Que donnerez-vous ?

—Ce que vous voudrez.

—Cent sous. Ça vous va-t-il ?

—Les voici.

—Embarquez.

Octave descendit la berge et sauta dans la barque.

—Mettez-vous sur le banc... commanda le pêcheur.

—Mais vous ?

—Moi je passe à l'arrière et je vais pagayer... Vous me gênez en restant debout.

Le jeune homme s'assit.

Le lourd bateau se détacha du bord et s'engagea dans le courant pour le traverser de biais.

—Bon voyage ! cria d'un ton singulier le cocher de fiacre remonté sur son siège.

—Comme ça, reprit le pêcheur, vous allez dans l'île ?

—Oui.

—Au chalet ?

—Oui, au chalet.

—Alors vous connaissez M. Auguste ?

—Qu'est-ce que c'est que M. Auguste ?

—C'est le jeune homme de Paris qui vient ici faire ses *cas-cades*.

—Non, je ne le connais pas.

—Tiens ! tiens ! tiens ! Mais si vous ne le connaissez pas, qu'est-ce que vous lui voulez, et pourquoi donc que vous allez chez lui en visite à des heures pareilles ?

—Vous êtes bien curieux ?

—On me l'a toujours dit, répliqua l'homme en ricanant. J'aime à m'instruire, et la preuve c'est que je tiens à savoir ce qui reste dans le porte-monnaie d'où vous venez de tirer cent sous.

Octave jeta les yeux autour de lui.

Le bateau se trouvait juste au milieu du bras de rivière. Le pêcheur ne pagayait plus. Il s'appuyait sur son aviron, et la lumière blanche de la lune donnait un étrange cachet à son visage farouche et goguenard à la fois.

Le jeune homme était courageux, nous le savons, mais en ce moment une préoccupation unique et toute-puissante le dominait. Il voulait arriver. En conséquence, et sans relever le grossier langage du passeur, il répondit :

— Je vous ai donné ce que vous me demandiez vous-même.

Trouvez-vous que ce soit trop peu ?

— Oui, entre nous, ça me paraît maigre.

— Combien voulez-vous ?

— Je veux tout. *Aboulez* le porte-monnaie.

— Ah ça ! mais, s'écria Octave cessant d'être maître de lui-même en face d'une pareille exigence, ah ça ! mais, vous êtes donc un voleur ?

— Parbleu ! il n'y a pas de sot métier !

— Je vais crier à l'aide.

— Essayez.

— Le cocher, resté sur la berge, nous voit et peu m'entendre.

— Le cocher ? oh ! là ! là ! c'est un compère. Nous parlerons tout à l'heure le petit saint-frusquin.

Le jeune homme frissonnait de rage.

— Vous êtes le plus fort, murmura-t-il.

— Ça me fait cet effet-là.

— Je cède, puisqu'il le faut.

— Il est gentil comme un cœur, parole d'honneur, ce gamin ! ricana le bandit.

— Voici mon porte-monnaie.

— Jetez-le sur les filets.

Octave obéit.

— Très-bien ! Joignez-y la montre et la chaîne S. V. P.

— Encore

— Toujours ! Et plus vite que ça.

— Ah ! pensait le gommeux, ah ! si j'avais une arme ! Mais rien, rien, pas même un couteau, impossible de me défendre.

Il brisa l'un des anneaux de la chaîne en l'arrachant de sa boutonnière, et la lança aux pieds du misérable.

— Maintenant, reprit-il avec une angoisse qui lui serrait le cœur et la gorge, maintenant je vous ai tout donné, et je vous jure de ne pas porter plainte. Veus n'avez rien à craindre. Vous devez être satisfait et vous allez me conduire à l'île.

— Maintenant, mon petit, répliqua l'homme, inutile de faire plus longtemps des manières. Tu es gênant. J'étais ici pour toi. Je t'attendais, je te tiens, et je te vas mener, port payé, dans un endroit où l'on ne revient guère.

En même temps, soulevant des deux mains sa lourde rame au dessus de sa tête, il marcha vers le jeune homme, prêt à lui briser le crâne en laissant retomber cet assommoir improvisé et terrible.

Octave comprit qu'il était perdu s'il attendait le coup.

— Assassin ! cria-t-il en reculant, assassin ! assassin !

Et, franchissant d'un bond le plat-bord de la barque, il s'élança dans la Marne et disparut sous les eaux profondes.

— Tonnerre ! murmura le bandit, j'ai parlé trop vite ! J'aurais dû frapper à la muette. Sait-il nager ?

La réponse à cette question ne se fit point attendre.

A dix pas du bateau la surface miroitante de la rivière s'entr'ouvrit et Octave, nageant vigoureusement dans la direction de l'île, apparut sous un rayon de lune.

Notre ami s'était fait une notoriété parmi les *Caleçons-Rouges* des bains Deligny, grâce à la netteté de sa coupe et à la précision de sa brassée.

Aidé par le courant, il avançait avec une rapidité merveilleuse.

— Ah ! tonnerre ! répéta l'assassin déconcerté, il file comme un poisson ! Ce n'est pas du jeu ! Mais je le repincerai tout de même.

Donnant à son bateau une impulsion puissante il le lança sur les traces du fugitif et debout, la rame haute, il se tint prêt.

La barque semblait voler, l'espace qui la séparait du nageur diminuait à chaque seconde.

Enfin elle rejoignit Octave.

L'agent de Sarriol saisit le moment propice et la merveuve levee retomba, mais elle n'atteignit que l'eau qui jaillit sous le choc en perles étincelantes.

Le jeune homme venait de plonger et l'embarcation, qu'emportait l'irrésistible force de la vitesse acquise, s'éloignait rapide comme l'éclair de l'endroit où il avait disparu.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il fût possible au bandit d'arrêter son bateau, de lutter contre le courant et de revenir en arrière.

D'un œil ardent il explorait la surface polie de la Marne.

— Si la lune se cache, pensait-il, tout est flambé ! J'aurai fait chou-blanc !

Mais les nuages sous lesquels le disque éclatant devaient disparaître était loin encore. Les clartés de l'astre que si naïvement, jadis, on appelait la *chaste Phébé*, laisseraient sans doute au meurtrier le temps de consommer son œuvre.

La nappe verte trembla tout à coup à vingt pas de la barque, et la tête d'Octave apparut de nouveau.

Le jeune homme lutta à son tour contre le courant pour s'éloigner de l'embarcation funeste.

— Cette fois, dit l'assassin tout haut, ça va marcher sur des roulettes !

Le bandit à qui Sarriol payait l'*accident*, grâce auquel madame veuve Blanche Gavard devait se réveiller six fois millionnaire, faisait les choses en conscience et tenait à gagner loyalement la récompense promise.

Il se remit à pagayer de toutes ses forces, luttant de façon victorieuse contre le courant et dirigeant sa barque vers le point de la rivière où la tête du nageur apparaissait.

L'ami de Dinah Bluet était évidemment fatigué.

Ses vêtements l'alourdissaient, il n'avancait qu'avec lenteur, et désormais il semblait impossible qu'il pût échapper plus de quelques minutes à la poursuite de son assassin.

L'embarcation arrivait sur lui comme la foudre.

Il plongea pour la seconde fois.

Le bandit poussa un rugissement de colère, ouvrit un couteau catalan qu'il portait suspendu par une ficelle à la ceinture de son pantalon, piqua une tête à son tour et se mit à traquer sa proie sous les eaux.

Quand, au bout de quinze ou vingt secondes, il fut contraint de remonter à la surface pour reprendre haleine il vit, à dix pieds à peine, Octave presque suffoqué et respirant péniblement.

Deux brassées vigoureuses le mirent face à face avec lui.

Le jeune homme voulut plonger encore et n'en eut pas le temps. Le bandit venait de le saisir par le collet de son veston.

Alors s'engagea entre les deux nageurs une lutte corps à corps, terrible, effrayante, inouïe, et dont l'issue ne paraissait point douteuse.

Tout l'avantage était du côté du bandit.

Il avait la supériorité de la vigueur ; il ne ressentait pas même un commencement de lassitude ; enfin sa chemise de laine et son court pantalon de toile lui laissaient l'entière liberté de ses mouvements.

De la main gauche il tenait Octave par le cou et s'efforçait de lui plonger la tête dans la Marne pour le noyer. De la main droite il cherchait son couteau.

Le jeune homme se défendait, ou plutôt se débattait avec l'énergie du désespoir.

Ses poings fermés heurtaient sans relâche la poitrine et le visage du meurtrier pour le forcer à lâcher prise, mais sans y parvenir, et la violence convulsive de ses mouvements n'aboutissait qu'à l'épuiser plus vite.

Sa vue se troublait, l'eau dont il avalait malgré lui d'effroyables gorgées par la bouche et par les narines, l'étranglait, l'étouffait.

Sa respiration sifflante se changeait en un râle pareil à celui de l'agonie.

Il se savait perdu sans ressource, et cependant il résistait encore.

—Tonnerre! hurla tout à coup le bandit, dont la main droite reparut armée du couteau catalan.

Octave, renversé en arrière et aux trois quarts asphyxié, devina plutôt qu'il ne la vit la lame étincelante qui menaçait sa tête.

Il arc-bouta ses deux pieds sur les cuisses de son agresseur et tenta pour se dégager un suprême effort, violent, désespéré.

Le collet déchiré de son vêtement resta dans les doigts crispés du bandit qui, sentant sa victime lui échapper et glisser sous l'eau, frappa deux fois, presque au hasard.

L'acier rencontra une molle résistance, celle de la chair, sans doute.

—Je crois qu'il a compte! murmura l'assassin. D'ailleurs, quand il reparaitra, au besoin, je l'achèverai.

A cet instant précis un nuage passa sur la lune, et une obscurité profonde envahit le théâtre du formidable drame auquel nous venons d'assister.

Quand au bout de deux ou trois minutes la clarté se fit de nouveau, le bandit promena autour de lui un coup d'œil de vautour.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, aucun objet flottant sur la surface de l'eau calme et polie n'attirait le regard.

—Il a coulé, reprit le sinistre nageur et les herbes le crochent au fond! Avant que le *maccabé* ne surnage, il se passera bien des jours!

En quelques brasses il rejoignit la barque qui s'en allait lentement à la dérive et dans laquelle il se hissa, puis pendant près d'un quart d'heure il attendit encore, surveillant le cours de la Marne.

Rien de nouveau ne se produisit.

Alors, quittant le chenal, il poussa son embarcation vers la rive et prit terre juste au-dessous de l'endroit où les lanternes du petit fiacre brillaient sur le chemin désert.

—Ouf! dit-il en escaladant la berge. C'est pas dommage...

—Est-ce toi, Maquart? demanda le cocher.

—En personne véritable et naturelle, mon Loupiat, répliqua le bandit.

—L'affaire est dans le sac?

—Parbleu!...

—Ça a été bigrement long!

—Et bigrement dur aussi! Je t'en fiche mon billet...

—Bah! si dur que ça! Le petit a donc fait le malin beaucoup?...

—Cré coquin, oui! D'abord il nageait mieux qu'une ablette, ce moderne-là! et rageur! En voilà un cocodès embêtant! il ne voulait pas du tout se tenir tranquille! Il me distribuait des tripotées de coups de poing et des coups de talon, que j'en aurais des noirs et des bleus! il se tortillait comme un ver coupé! Ah! la volaille! il a fallu me mettre à l'eau pour en venir à bout, et jouer du couteau!

—Jouer du couteau! Diable! monsieur Tamerlan ne sera pas content: il avait tant recommandé qu'on ne trouât point la peau du bonhomme! il tenait à un *accident*.

—J'aurais bien voulu l'y voir, monsieur Tamerlan!... A l'impossible nul n'est tenu! Sans compter que ça valait le triple de ce qu'on me paye. Pour le double je ne recommencerais pas.

—Bah! il y a des bénéfices.

—Lesquels donc?

—Il avait de l'argent sur lui, le cocodès, il avait une chaîne en vrai or. Tu sais que nous partagerons, c'est convenu.

—Hélas! je le voudrais, mais fûte.

—Aurais-tu, par hasard, négligé de cueillir le porte-monnaie et les bibelots? Ça serait bien invraisemblable, je t'en préviens.

—Hélas! répéta le bandit.

—Mais comment?...

—C'est très-simple. Je comptais fouiller le gandin quand il

aurait cassé sa pipe, et le corps a coulé si vite que je n'ai pas pu le repêcher, si bien qu'il est au fond de l'eau avec la monnaie et l'orfèvrerie.

—Toi, mon bonhomme, tu me voles!... murmura le cocher entre ses dents, je te revaudrai ça!

Le petit fiacre contenait un costume complet d'ouvrier endimanché.

Le bandit qui, nous le savons maintenant, répondait au joli nom de Maquart, revêtit ce costume à la place de ses vêtements mouillés, et monta dans la voiture.

Loupiat fouetta son cheval et les dignes compagnons reprirent la route de Paris, où ils arrivèrent sans encombre un peu après une heure du matin.

## X

Quittons les berges de la Marne et retournons à cette bicoque d'aspect lugubre où nous avons laissé notre pauvre amie Dinah Bluet prisonnière dans une chambre du premier étage, tandis que Sarriol et son acolyte à figure de voyou patibulaire faisaient bonne garde au rez-de-chaussée.

Si vers les dix heures du soir, ce même jour, quelque passant attardé avait faite halte devant la bicoque en question, il aurait vu, non sans surprise, à travers les fissures nombreuses des volets de la chambre basse, une lueur tantôt vive et rouge, tantôt pâle et bleuâtre, projeter sur la route des reflets intermittents d'un aspect bizarre et presque fantastique.

Entrons dans la maison, franchissons le seuil de la pièce située à droite de l'allée, et nous aurons le mot de l'énigme.

Sarriol et le rôdeur de barrières, qui s'appelaient Némorin sans que personne ait jamais pu savoir d'où lui venait ce nom pastoral, étaient assis en face l'un de l'autre, séparés par une table de bois blanc sur laquelle se trouvait un énorme saladier de faïence rempli de rhum enflammé que le factotum de la Saint-Angot remuait avec une grande cuiller de fer battu.

Quatre litres vides, placés à la droite, et à la gauche du saladier, indiquaient d'une façon incontestable la capacité de ce récipient.

Un pain de sucre découpé, une demi-douzaine de citrons dépouillés de leur zeste et dont on avait exprimé le jus jusqu'à la dernière goutte, un paquet de cannelle et de petits morceaux de clous de girofle, prouvaient jusqu'à l'évidence que ce punch monumental, préparé par un amateur émérite, devait être un bœuvage hors ligne.

La gourmandise et l'amour des liquides alcooliques, qui de tout temps avaient été les péchés favoris de Sarriol, s'étaient développés outre mesure depuis que le bandit vieillissait. A l'instar de la Saint-Angot, sa patronne, il faisait un dieu de son ventre.

De minute en minute il interrompait sa besogne pour remplir le verre de Némorin et le sien.

Puis tous deux, comme si leurs gosiers eussent été doublés de zinc, avalaient sans broncher le liquide presque incandescent.

Némorin semblait déjà beaucoup plus qu'aux trois quarts ivre.

Son visage pâle et flétri, sur lequel tranchait d'une façon bizarre son nez rougi par la boisson, prenait un cachet diabolique en reflétant les flammes bleuâtres du punch qui seul éclairait la chambre basse, car Sarriol, très-épris du pittoresque, avait éteint la lampe à pétrole composant l'unique luminaire de la bicoque louée pour quarante huit heures.

Après chaque rasade Némorin reposait son verre vide ou plutôt le laissait retomber sur la table, et se mettait à chanter d'une voix rauque et monotone, entrecoupée de hoquets, ce couplet d'une pièce en vogue:

Quand on conspire,  
Quand, sans frayeur,  
On peut se dire  
Conspirateur,

Pour tout le monde  
Il faut avoir  
Perruque blonde  
Et collet noir.

Le couplet achevé, il reprenait le verre que Sarriol avait rempli, le vidait de nouveau, recommençait :

Quand on conspire,  
Quand, sans frayer, etc.

et toujours ainsi sans variante.

Sarriol, lui, n'était pas encore ivre tout à fait, mais, (pour emprunter une expression frappante à l'argot populaire), très-notablement *allumé*.

S'absorbant dans la double et intéressante occupation de remuer le punch et de le déguster, il ne parlait point, mais il dodelinait sa tête d'une épaule à l'autre, prenait des petits airs penchés et se souriait à lui-même avec une expression de parfait contentement.

Tout à coup il se renversa sur sa chaise, fit le geste de friser sa moustache postiche et dit d'une voix pâteuse :

—Némorin...

Le buveur ainsi interpellé s'interrompit au beau milieu du chœur des conspirateurs et balbutia :

—M'sieu Tamerlan ?

—Que penses-tu, Némorin, de l'idée qui m'est venue d'éteindre le gaz pour y substituer les feux colorés de ce punch.

—Superbe, votre idée, m'sieu Tamerlan...superbe...d'autant qu'il est fameux, le punch.

—Ne te semble-t-il pas, Némorin, que tu assistes à la représentation d'une féerie, assis bien à ton aise dans *une stalle* de seconde galerie, et que de ce saladier vont s'élancer de belles femmes en maillots roses, qui t'enverront de jolis bécots en exécutant des ronds de jambes *voluptueux* ?

Où ça ?

—Dans le saladier. Les vois-tu ?

—Ma foi, non,

—Pas d'imagination pour deux sous, ce galapiat ! murmura Sarriol en haussant les épaules. Moi, je les vois, reprit-il. Je les vois, les belles femmes. Elles me font des petites mines et des yeux en coulisses...Némorin, j'ai soif d'amour...Némorin, regarde-moi. Suis-je bel homme ?

—Ah ! v'oui, ah ! v'oui, que vous l'êtes, bel homme !

—Némorin, puis-je être aimé ?

—Fallait voir comme Paméla vous reluquait tout à l'heure.

—Paméla ne m'est de rien ! une dondon de bas étage ! fi donc ! Comment trouves-tu la petite demoiselle de là-haut. Némorin ?

—C'est ça un bijou ! un vrai, pas du *toc* ! fit le rôdeur avec un hoquet.

—Eh bien ! je songe à lui faire un sort. Tel que tu me vois, Némorin, j'ai un fort sac, je possède un joli magot que personne ne connaît et qui va s'arrondir encore. Je prétends désormais jouir de la vie et me la payer douce. Je suis toqué de la petite, et dès ce soir je me mets en amour avec elle ! C'est la Saint-Angot qui va rager ! Qu'est-ce que tu dis de ça, Némorin ?

Némorin ne répondit pas.

Un dernier verre de punch venait de l'achever. Il gisait la tête sur la table, endormi du lourd sommeil de l'ivresse.

Sarriol haussa dédaigneusement les épaules, quitta son siège, non sans peine, alluma la lampe à pétrole, sortit de la salle basse en chancelant et s'engagea dans l'escalier.

Nous n'avons point entrepris d'analyser ce qui se passait dans l'âme d'Octave Gavard tandis que le chemin de fer le menait à Joinville-le-Pont. Nous n'essayerons pas davantage de mettre sous les yeux de nos lecteurs le trouble, les agitations, les angoisses de la pauvre Dinah, prisonnière depuis cinq mortelles heures.

Aussi longtenps que les dernières clartés du jour arrivèrent jusqu'à elle comme des compagnes de captivité, dans la chambre nue et triste, par la fenêtre aux vitres poudreuses, la jeune fille conserva un peu d'énergie et garda la lucidité d'esprit nécessaire pour se poser sous toutes les formes ces insolubles questions :

—Qui donc a tendu le piège où je suis prise ? Dans quel but m'a-t-on conduite ici ? Quel péril me menace ? Que veut-on faire de moi ?

Et naturellement elle ne pouvait se répondre que par des suppositions et des conjectures de la nature la plus alarmante.

Quand le crépuscule vint remplacer la lumière, et quand au crépuscule succéda l'obscurité, ce fut pis encore.

Une défaillance morale absolue, une épouvante inouïe s'emparèrent de Dinah.

Il lui sembla qu'elle jouait un rôle dans quelque mélodrame bien noir dont les absurdes fictions se changeaient brusquement en réalités sinistres. Elle se dit que ces choses étaient impossibles ailleurs qu'au théâtre, et qu'à coup sûr elle devenait folle.

Alors malgré la chaleur torride, elle se se sentit glacée. Ses dents claquèrent. Elle s'abattit sur une chaise, et la tête-basse, les bras pendants, inerte, engourdie en quelque sorte dans sa terreur, elle perdit la notion du temps qui s'écoulait.

Tout à coup un frisson presque convulsif la secoua de la nuque aux talons

Elle releva la tête et prêta l'oreille.

Les marches chancelantes de l'escalier tremblaient sous un pas lourd, incertain, hésitant.

Elle entendit le bruit d'une chute, suivie d'un plâphème étouffé, puis l'ascension interrompue continua. Les pas s'arrêtèrent devant la porte. Une main maladroite, qui semblait agir à tâtons, entreprit d'introduire une clef dans la serrure et n'y parvint qu'au bout de quelques secondes.

Si jeune, si timide, si brisée que fût Dinah, elle n'était point une femellette.

Tout ce qu'il y avait d'énergie vaillante au fond de sa nature se raviva soudain. Il ne resta plus trace de la prostration morale à laquelle nous l'avons vue succomber. L'enfant que la peur anéantissait une minute auparavant, redevint forte et courageuse.

—Voici le danger, murmura-t-elle. Mieux vaut cela !

La porte s'ouvrit et Sarriol, tenant la lampe à pétrole d'une main et la clef de l'autre, parut sur le seuil où il s'arrêta dans une attitude de conquérant qu'il croyait irrésistible et qui n'était que grotesque.

Dinah, nous le savons, avait dîné en face de ce drôle chez la Saint-Angot et pourtant elle ne le reconnut pas.

La perruque brune, les favoris, les moustaches postiches, le costume d'une élégance excentrique, faisaient de lui ce soir-là un personnage absolument différent du factotum de l'ex-garde-malade.

L'ébriété naissante constatée par nous dans la salle basse avait grandi très-vite. Sarriol était ivre autant qu'on le puisse être, et ne conservait un semblant d'équilibre que grâce à des efforts incessants.

—C'est moi, mon amour, dit-il d'une voix chevrotante qui trahissait l'épaisseur de sa langue. Ça va bien ? Allons tant mieux, moi aussi, merci. Nous allons dialoguer un petit peu, tous les deux, bien gentiment, hein ?

Et il termina cette phrase inepte par un éclat de rire idiot.

—Monsieur, s'écria la jeune fille, je ne vous connais pas.

—Ça ne fait rien du tout, mon bijou, nous ferons connaissance.

—Que me voulez-vous ?

—Je vous veux du bien. As pas peur ? Je vous ménage un sort, quelque chose aux petits oignons.

Après un nouvel éclat de rire, Sarriol entra tout à fait, fit deux ou trois pas et déposa sa lampe sur une table de bois adossé à la muraille.

Dinah, voyant le passage presque libre, s'élança, mais le nou-

veau venu lui barra le chemin, ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

—Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce que c'est ? fit-il, l'oiseau veut donc s'envoler ? Plus souvent ! Pas de ça, Lisette ! La cage est solide, et l'oiseleur connaît son affaire.

Après sa tentative inutile, Dinah Blue' poula vivement jusqu'à l'extrémité de la chambre.

—Encore une fois, s'écria-t-elle, je ne sais qui vous êtes ! Pourquoi m'a-t-on conduite ici à l'aide d'un mensonge indigne ? Pourquoi me tenez-vous prisonnière ? Parlez, et ensuite laissez-moi quitter cette maison.

—Ta ! ta ! ta ! fit le bandit en riant. En voilà un moulin à paroles ! Oh ! les *flâmes* ! Qui on vous dira ce que vous voulez savoir, mon trésor, et vous quitterez la maison certainement, oh ! certainement, demain matin, quand nous serons camarades et que nous ferons, tous les *deusses*, un petit ménage bien mignon.

—Un ménage ! répéta la jeune fille stupéfaite.

—Oui, parleu ! reprit Sarriol, un ménage de tourtereaux, rapport au béguin que j'ai pour vous. Non, là, vrai, vous savez, je vous gobe comme il n'est pas possible ! J'en faisais l'aveu tout à l'heure à Némorin. Je lui disais : *Némorin, j'ai connu l'amour* ! Dinah tu es l'objet de ma flamme. Je suis bel homme et j'ai un fort sac. Je te rendrai heureuse. L'affaire est entendue, hein ? Tu vas m'aimer.

—Vous êtes ivre ou fou !

—Certainement que je suis fou, rou de toi !

Et Sarriol, décrivant des zigzags involontaires, se dirigea, les bras étendus, vers la jeune fille.

Cette dernière, se jetant brusquement de côté, l'évita.

—Ah ! balcutia-t-il, j'ai le temps. Dans cinq minutes ou dans une heure tu seras prise, ma poulette. C'est moi qui te le dis.

Alors commença une poursuite qui eût semblé la chose du monde la plus burlesque si elle n'en eût été la plus effrayante.

Sarriol chancelait, trébuchant, heurtant les murailles, tombant parfois et se relevant aussitôt, traquait Dinah dans tous les coins de cette chambre close d'où il était impossible de s'échapper.

Elle fuyait devant lui et, chaque fois qu'il se croyait au moment de l'atteindre elle lui échappait et sans relâche il continuait à décrire, en tissant, des ellipses bizarres.

Son ébriété se changeait en colère, son visage s'empourprait, des blasphèmes s'échappaient de ses lèvres, il menaçait, il rugissait. Une détermination bestiale allumait une flamme sombre dans ses yeux injectés.

Il devenait hideux, effrayant, formidable.

Dinah effrayée lui échappait toujours, comme dans une partie de *colin-maillard* les enfants échappent au joueur dont un bandeau couvre les yeux, mais l'effroyable partie dura trop longtemps.

Sarriol, que son ivresse ne terrassait point, s'acharnait.

La jeune fille se laissait.

Son cœur se gonflait à éclater, sa respiration devenait courte et pénible, ses jambes fléchissaient. Un étourdissement pareil à celui des valseurs novices faisait tourner sa tête. Elle voyait des papillons noirs battre des ailes devant ses yeux.

A deux reprises les doigts de Sarriol avaient effleuré sa robe.

Il suffirait maintenant d'un faux mouvement, d'un élan mal calculé, pour que la main du misérable s'abatît sur elle.

Elle croyait déjà sentir son haleine avinée lui brûler le visage et ses deux bras enlacer sa taille.

—Grâce ! balbutia-t-elle éperdue. Je n'en puis plus.

—Je t'ai dit que j'avais le temps, répliqua le bandit avec un ricanement sourd. Je t'ai dit que tu serais prise.

—Ayez pitié de moi.

—Es-tu bête !... Non !... non, ma biche. Tu vas payer le capital avec les intérêts...

—Au nom de Dieu...

—Je ne crois pas en Dieu. Qu'il te défende s'il veut. Moi, j'ai ta vie.

—Pas encore ! s'écria Dinah soudain. Avant que tu me tiennes, infâme, nous serons morts tous deux.

En disant ces mots la jeune fille, ranimée par une inspiration soudaine venue du ciel qu'elle invoquait, bondit jusqu'à la petite table, saisit la lampe apportée par Sarriol, et s'élançant vers le lit, secoua sur les rideaux et sur les draps le pétroncle enflammé.

Une nappe de feu monta jusqu'au plafond, rapide comme la foudre, et des rigoles du liquide incandescent coururent sur le plancher de bois sec, qui s'alluma avec des crépitements sinistres.

L'odeur acre de l'huile minérale, la fumée suffocante et les langues rouges de l'incendie remplirent instantanément la chambre.

Instantanément aussi il ne resta plus, dans le borborygme qui servait d'âme à Sarriol, d'autre sentiment qu'une profonde terreur, une terreur sans limites et poussée jusqu'à la folie.

—Qu'avez-vous fait, s'écria-t-il en s'adossant au mur, le plus loin possible de la lave ardente dont l'œuvre s'accomplissait. Qu'avez-vous fait ? Nous sommes perdus !

—Parlez pour vous ! répliqua la jeune fille avec exaltation. Je suis sauvée, moi, puisque la mort qui vient me délivre.

—Je ne veux pas mourir ! hurla Sarriol.

—Lâche que vous êtes ! vous avez peur !

—Oui, j'ai peur... on étouffe ici... on suffoque... le feu nous gagne... je veux fuir...

—Eh bien, fuyez ! qui vous en empêche ?

Sarriol, la tête égarée, se précipita sur la porte, et ne se souvenant plus qu'il avait la clef dans sa poche, essaya de l'ouvrir, puis de l'enfoncer.

Elle était grossière, cette porte, mais solide ; elle résista vigoureusement.

Il la frappait de ses poings fermés, il l'ébranlait de ses coups d'épaules. Elle craquait, mais ne tombait pas.

Le bandit s'obstinait dans sa tentative vaine comme il s'obstinait dans sa poursuite.

Il redoublait d'efforts et répétait avec des larmes, des gémissements, des sanglots :

—Je suis perdu ! perdu ! perdu !

Dinah offrait à Dieu son âme innocente et envoyait à Octave sa dernière pensée !

—Pauvre Octave ! se disait-elle, jamais, jamais, il ne saura ce que je suis devenue. M'accusera-t-il ? Aura-t-il un regret pour moi ? Gardera-t-il longtemps mon souvenir ?

Sarriol poussa un cri de joie.

La mémoire lui revenait.

Sa main fiévreuse fouillait ses vêtements, en retirait la clef et l'introduisait dans la serrure.

Il ouvrit la porte, se précipita dans l'escalier, tomba, roula, se releva, franchit en deux élans l'allée noire, tira les verrous de la porte extérieure et prit sa course sur la route déserte, sans même se demander où cette course l'emportait.

Dinah, comprenant bien qu'elle n'avait plus rien à craindre de cet homme insensé d'épouvante, sortit à son tour de la chambre, et à son tour descendit les marches.

Il était temps.

L'incendie, activé par le courant d'air venant des portes largement ouvertes, envahissait tout le premier étage. Au moment où la jeune fille abandonnait le logis flamboyant, une partie du plafond s'effondrait avec le bruit du tonnerre.

Dinah, marchant dans l'ombre et côtoyant les bords de la route que les murs de clôture et les palissades des terrains vagues rendaient plus obscurs, se dirigea du côté de Paris aussi vite que le lui permit l'épuisement presque complet de ses forces, résultant des terribles épreuves qu'elle venait de subir.

Au bout d'une demi-heure, des secours arrivèrent de Charenton. Il était trop tard pour combattre l'incendie. De la base au faite la bicoque flambait.

Les pompiers et les curieux virent tout à coup avec stupeur une figure sombre et chancelante émerger des profondeurs pourpres de l'allée en feu.

L'étrange apparition était Némorin ; Némorin réveillé par les morsures d'une intolérable chaleur, mais plus ivre que jamais.

Il s'arrêta sur le seuil, appuyant son épaule au chambranle de la porte, et il chanta :

Quand on conspire,  
Quand, sans frayeur,  
On peut se dire  
Conspirateur...

--Venez !... mais venez donc, malheureux ! crièrent toutes les voix. Venez, ou vous êtes perdu !

Némorin, tranquillement continua :

Pour tout le monde,  
Il faut avoir  
Perruque blonde  
Et...

La bicoque s'éroulant sur lui l'ensevelit sous les débris fumants et ne lui permit point d'achever le dernier vers de son couplet...

## XI

Le lendemain de cette soirée si féconde en événements tragiques, Croix-Dieu, quelques minutes avant midi, arriva rue Caumartin, monta chez madame Gavard, et s'adressant au valet de chambre qui lui ouvrit la porte, s'écria :

—Et mon Dieu ! Dominique, qu'y a-t-il ? Pourquoi cette figure bouleversée ?

—Monsieur le baron, répondit le domestique, j'ai beaucoup de chagrin.

—A quel propos ? Serait-il survenu quelque nouveau motif de discorde entre madame Gavard et son fils ?

—Pis que cela, monsieur le baron.

—Quoi donc ?

—Monsieur Octave...

—Est-il malade ?

—Mieux vaudrait peut-être qu'il le fût... Je le soignerais si bien qu'il guérirait vite. Non, non, mon jeune maître n'est pas souffrant, mais j'ai grand-peur qu'il ne recommence sa funeste vie d'autrefois.

—Cela serait grave. D'où vous vient cette inquiétude, mon bon Dominique ?

—M. Octave a découché ! ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs mois.

—Ah ! ah ! mauvais signe en effet. Mais enfin, ce matin, il est rentré n'est-ce pas ?

—Hélas ! non, pas encore...

—Diable !

—Et quand madame, en se mettant à table pour déjeuner à dix heures et demie, a demandé monsieur, je n'ai su que lui répondre et j'ai été obligé d'inventer un conte. Madame ne m'a cru qu'à moitié, et je tremble que cette absence n'amène de terribles scènes.

—Rassurez-vous, Dominique... Je suis l'ami de la maison, moi, l'ami véritable et sincère. Je sermonnerai M. Octave et je calmerai madame Gavard. Voyez, je vous prie, si je puis, quoiqu'il soit une heure indue, avoir l'honneur de lui présenter mes respects.

Il était sans exemple, nous le savons, que Croix-Dieu ne fût point reçu par la jolie veuve.

Dominique revint annoncer presque aussitôt que madame Blanche était visible, et il introduisit le baron.

La visite de ce dernier fût très-courte.

Au bout d'une demi-heure il quitta le boudoir capitonné de satin bouton d'or et dit au valet de chambre :

—Je suis venu à pied. Je comptais rentrer chez moi en sortant de chez madame Gavard, mais je me décide à faire

quelques courses. Ayez donc l'obligeance, Dominique d'aller me chercher un coupé à la plus prochaine station.

—Aux ordres de monsieur le baron... Mais si on sonne pendant mon absence ?

—Ne vous inquiétez pas de cela... Je reste ici et, au besoin, j'ouvrirai.

A peine le domestique avait-il descendu les premières marches de l'escalier que Croix-Dieu, au lieu de veiller dans l'antichambre ainsi qu'il venait de le promettre, gagna rapidement l'appartement d'Octave, traversa le petit salon, franchit le seuil de la chambre à coucher, se dirigea vers le chiffonnier en marqueterie, et, tirant une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure de l'un des tiroirs.

Exécutée sur l'empreinte de cire par un serrurier émérite, la clef était un chef-d'œuvre de précision. Elle fonctionna du premier coup sans rencontrer la moindre résistance.

Le tiroir était vide.

Croix-Dieu le reforma et en ouvrit un second qui contenait que des objets de toilette et des flacons de parfums.

Il frappa du pied, en murmurant :

—Faudra-t-il échouer au port !

Il ouvrit le troisième tiroir et poussa une exclamation de joie.

L'enveloppe au large cachet noir, qu'il connaissait pour l'avoir eue dans les mains pendant le duel d'Octave et de Grisolles, reposait mollement sur un lit de nœuds de cravates de toutes les nuances.

Il la saisit, la retourna, et les quatre mots traditionnels : — "CECI EST MON TESTAMENT," frappèrent ses yeux.

Le doute n'était point possible. L'enveloppe et son contenu disparurent dans la poche du baron, qui regagna vivement l'antichambre en repoussant les portes derrière lui et en se disant avec la satisfaction légitime du triomphe obtenu au prix de longs efforts :

—Quand on pense que j'ai là trois millions ! Que de choses dans trois millions, et cependant comme c'est léger !

L'habile aventurier n'avait pas mis plus de cinq minutes pour conduire à bien son expédition.

Lorsqu'il rentra dans l'antichambre, il la trouva déserte, et plus d'une minute encore s'écoula avant le retour du domestique.

—Je demande bien humblement pardon à monsieur le baron de l'avoir fait attendre, dit ce dernier, pas une voiture à la remise ! Il m'a fallu aller jusqu'au boulevard... mais je ramène un bon cheval.

—Merci, mon brave Dominique, répliqua Philippe, tout est pour le mieux. Quand M. Octave rentrera, dites-lui que je suis venu, que j'ai grand désir de le voir, et priez-le de m'écrire un mot afin de m'apprendre où je pourrais le rencontrer dans la soirée.

—Je n'y manquerai pas, et, si M. Octave écrit, je porterai sa lettre moi-même chez monsieur le baron.

Croix-Dieu s'arrêta sur le palier pour allumer un cigare, et le cœur léger, le visage rayonnant, le chapeau un peu incliné vers l'oreille droite, descendit l'escalier le sourire aux lèvres, en se répétant sans relâche :

—Trois millions ! Trois millions !

Cette allégresse débordante fut de courte durée.

Au moment où il venait de franchir la porte cochère et où il s'apprêtait à monter dans la voiture amenée par Dominique, une autre voiture s'arrêta le long du trottoir, une tête nue se montra dans l'encadrement de la portière, et une voix cria :

—Hé ! baron, six francs, s'il vous plaît ! Comme ça je pourrai payer mon fiacre sans monter prendre de l'argent là-haut. Je n'ai pas un sou dans ma poche.

Croix-Dieu, malgré le prodigieux empire sur lui-même dont il avait donné tant de preuves, pâlit et chancela.

Il reconnaissait le visage, il reconnaissait la voix, et il lui semblait qu'un spectre échappé de la tombe surgissait tout à coup devant ses yeux.

—Octave ! balbutia-t-il, c'est vous !

—Vous me trouvez une drôle de mine, hein ? répliqua le jeune homme. Ah ! le fait est que je dois avoir un assez rude cachet ! Quand j'apparaîtrai de pied en cape, ce sera bien autre chose, vous verrez, baron, et vous direz : *C'est ça, un galbe !...* En attendant, soldez ce brave homme. Deux heures à deux francs, quarante sous de pourboire. Total : six livres. Six livres hypothéqués sur six millions, ajouta-t-il en riant ; la garantie est bonne, vous pouvez m'ouvrir ce crédit.

Croix-Dieu frissonna de nouveau.

Ces millions dont parlait Octave, depuis la veille au soir, il s'en croyait le maître !

Quelle chute !

Il fallait cependant paraître calme et redevenir, comme toujours, un homme de bronze et d'acier.

Le baron commanda, et ses nerfs habitués à l'obéissance obéirent une fois de plus.

Sa pâleur disparut. Son visage redevint tranquille.

Il fouilla dans sa poche, et n'y trouvant point de menu monnaie, il donna dix francs au cocher, en lui disant :

—Gardez tout.

Octave sauta sur le trottoir et Croix-Dieu fit un geste de stupeur.

Rien au monde en effet ne se pouvait imaginer de plus étrange que la toilette du gommeux.

Son pantalon de coutil blanc, son gilet blanc, le plastron de sa chemise, étaient souillés de vase et maculés de traces vertes.

Son veston, du bon faiseur, n'avait plus de forme, le collet tout entier manquait.

L'absence de cravate laissait voir le col déchiré et pendant de la chemise.

Nous avons déjà dit qu'Octave était tête nue. Ses cheveux, parfaitement secs, mais imprégnés de limon, se collaient à son front en mèches raides.

—Voyez, examinez, la vue n'en coûte rien ! reprit le jeune homme en riant toujours. Hein ! quel chic ? Est-ce assez complet ? Est-ce assez réussi ? Existe-t-il dans Paris un chiffonnier, un égoutier, un particulier à grandes bottes qui, pour or ou argent, consentirait à s'exhiber en paroil attirail ? Tenez, voilà déjà les passants qui s'attroupent. Rentrons vite, ou qu'au moins les amateurs donnent deux sous par personne ! Ça vaut bien ça !

En disant ce qui précède, le jeune homme entraînait son interlocuteur sous le passage voûté et refermait le battant de la porte cochère, au grand désappointement des curieux qui faisaient bouler de neige sur le trottoir.

—Ah ça, malheureux, s'écria Philippe, d'où venez-vous ?

—De l'autre monde, répondit Octave.

—Quelle plaisanterie !

—Elle vous paraît un peu lugubre, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est la vérité vraie, dans son costume le plus indécent ! Je ne suis ni poseur, ni blagueur, vous le savez bien. Vous me croirez donc quand je vous affirmerai que si je suis encore vivant c'est par une sorte de miracle qu'il me paraît très-difficile d'expliquer, et que moi-même je comprends à peine.

—Que vous est-il arrivé ?

—J'ai joué le rôle de la victime *innocente et persécutée* dans un mélodrame énorme et rudement bien combiné, je vous en réponds.

—Que vous a-t-on fait ?

—On m'a volé, on m'a noyé, on m'a donné des coups de couteau. Toutes les herbes de la Saint-Jean ! Rien n'y manque ! Ah ! baron, pour un quatrième acte corsé, voilà un quatrième acte corsé !

—Je vous écoute et je crois rêver.

—Eh ! moi aussi, je crois rêver, mais, sapristi, c'était un vilain rêve ! Quel cauchemar, mes petits enfants ! quel cauchemar !

—Bref, vous avez été en butte à une tentative d'assassinat ?

—Une tentative qui se portait bien ! oui, baron.

—Où a-t-elle eu lieu ?

—A Joinville-le-Pont, hier au soir, entre onze heures et minuit.

Croix-Dieu fit un haut-le-corps.

—A Joinville-le-Pont ! répéta-t-il, comment diable vous trouvez-vous à Joinville ?

—C'est là le mélodrame ! c'est là le *gest-apens* ! On m'y avait attiré.

—Comment ?

—En écrivant une lettre anonyme au sujet de Dinah Bluet.

—Ainsi donc, reprit le baron, cette petite fille se trouve au fond de cette horrible affaire ! Je vous le répète, elle vous perdra !

—Allez-vous l'accuser ! s'écria Octave. Ce serait fort !

—Certes, je l'accuse

—Pourquoi m'en étonnerais-je, après tout ? J'ai bien eu la stupidité de douter d'elle et de l'accuser moi-même ! Triplo niais que j'étais ! Ah ! le coup était bien monté ! Tandis que je donnais tête baissée dans le piège, la pauvre chérie tombait, elle aussi, en plein traquenard ! Sans le bon Dieu qui la protégeait, sans son courage qui la soutenait, elle était bien perdue. On veut se défier d'elle et de moi. Nous avons des ennemis, des ennemis acharnés, des ennemis mortels ! Je suis gêné ! l'assassin me l'a dit lui-même ! Pour qui m'a vie est-elle un obstacle ! Pour qui ma mort est-elle un besoin ? Je ne sais pas, mais je chercherai, et il faudra bien que je trouve, il faudra bien que la lumière brille, il faudra bien que justice se fasse ! Ah ! je vous le jure, baron, malheur au lâche, malheur à l'infâme qui, pour m'atteindre, s'attaque à Dinah !

## IX

Tout ce qui précède s'était dit sur les marches de l'escalier conduisant à l'appartement de madame Gavard et d'Octave.

En écoutant les dernières et énergiques paroles du gommeux, Croix-Dieu sentit une sorte de vague angoisse lui serrer le cœur, son pouls battit un peu plus fort que de coutume, mais son visage ne trahit rien de ce qui se passait dans son âme.

Cette trépidation intérieure n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair.

—Comment ce jeune fou arriverait-il jusqu'à moi ? se dit le baron. Comment porterait-il la lumière au fond des ténèbres où je me cache ? C'est bien assez d'être vaincu quand je me croyais triomphant ! Du moins je n'ai rien à craindre, et je gagnerai demain la partie perdue aujourd'hui.

Philippe, on le voit, se rassurait vite et ne désespérait jamais.

—Mon cher enfant, reprit-il à haute voix, ce que vous venez de me dire m'étonne et me confond ! C'est le sommaire d'un roman inouï, émouvant jusqu'à la terreur, étrange jusqu'à l'invraisemblance, mais ce n'est qu'un sommaire, j'ai le plus impérieux désir de connaître le roman lui-même. Entrons chez vous et donnez-moi des détails complets.

—Ah ! non, par exemple ! s'écria le gommeux, pas en ce moment.

—Pourquoi ?

—Parce qu'après la nuit que je viens de passer, je suis éreinté, brisé, moulu ! Ce que je fais en me tenant sur mes jambes, voyez-vous, c'est héroïque ! Aussi n'ai-je présentement qu'une idée fixe, c'est de me mettre au lit et de dormir, les poings fermés, pendant cinq ou six heures. Vous comprenez ça, hein, baron ?

—Parfaitement, et je ne me pardonnerais point de retarder, ne fût-ce que d'une minute, un repos si nécessaire. Remettons à ce soir le récit demandé.

—Impossible ! Je vous aime beaucoup, baron, mais ma soirée appartient à quelqu'un que j'aime encore plus que vous, et que vous n'aimez guère.

—Dinah Bluet !

—Naturellement. Donc aujourd'hui, ne comptez pas sur moi.

—Eh bien ! à quand ?

—Déjeunons ensemble demain, voulez-vous ? et je vous narrerai par le menu mon odyssée un peu trop dramatique. Ça vous va-t-il ?

— Certes ! je vous attendrai demain à onze heures précises.

— Je serai exact, répondit Octave, si toutefois, ajouta-t-il en riant, si toutefois, d'ici à demain, les gens que je gêne n'ont pas trouvé moyen de me supprimer.

Laissons le gommeux rentrer chez lui.

Passons sous silence les transports de joie mêlés de stupeur et d'effroi du bon Dominique à la vue de son jeune maître revenant sain et sauf, mais dans un tel état et si piteusement accouré.

Abandonnons à lui-même le baron de Croix-Dieu, désempoigné mais non découragé et cherchant déjà quelque machination nouvelle dans son esprit inépuisable en ressources, et disons tout de suite à nos lecteurs ce qu'Octave devait raconter le lendemain matin à son perfide ami d'une façon diffuse, et par conséquent moins claire.

Nous avons vu Maquart, l'assassin soudoyé par Sarrisol, regagner la berge de la Marne, quitter son costume de pêcheur et reprendre avec Loupiat le chemin de Paris, après avoir surveillé pendant un quart d'heure le cours de la rivière et s'être assuré qu'aucun corps ne flottait sur les eaux tranquilles et vivement éclairées.

Le bandit, nous le savons, se croyait certain d'avoir à deux reprises frappé Octave de son couteau catalan, au moment où le collet déchiré du jeune homme lui restait dans la main et où les nuages passant sur la lune amenaient brusquement l'obscurité.

Maquart se trompait.

La lame acérée avait atteint seulement les vêtements d'Octave qui coulait entre deux eaux, presque évanoui, et que le courant emportait.

Ceux de nos lecteurs pour lesquels la natation n'a point de secrets savent qu'un nageur émérite ne se noie pas facilement.

Pour peu que ce nageur ait conservé une lueur de connaissance, ses mouvements instinctifs le ramènent bien vite à la surface de l'eau.

Il en fut ainsi pour l'ami de Dinah.

À quatre brasses de Maquart, il reparut. Le contact de l'air libre le ranima, et la situation était trop effroyablement tendue pour ne pas lui rendre d'une façon presque instantanée sa présence d'esprit tout entière.

Ancéanti par la lutte qu'il venait de subir, il se sentait incapable d'une résistance nouvelle. Donc, c'en était fait de lui si son ennemi le retrouvait à sa portée quand la lune reparaitrait. Donc, il fallait mettre à profit la courte trêve accordée par les ténébres.

Octave employa ce qui lui restait de forces à nager sur le dos dans la direction de l'île, espérant gravir à temps la berge très-basse et se réfugier dans l'inextricable fourré de verdure où il serait presque impossible, sinon de le poursuivre du moins de le rejoindre.

Mais il n'avancait qu'avec lenteur et, voyant les nuages se franger d'argent, indica certain du prochain retour de la lumière, il comprit que le temps d'atteindre l'îlot allait lui manquer.

Autour de lui des plantes aquatiques étalaient leurs larges feuilles plates.

Il se souvint tout à coup d'une ruse indienne racontée dans un livre lu par lui jadis, et qui, grâce à son étrangeté, avait frappé vivement son imagination enfantine.

C'était peut-être le salut. Dans tous les cas il fallait tenter cette unique chance ou désespérer de soi-même.

Octave arracha la plus large des feuilles qui l'entouraient. Avec ses ongles il perça trois trous, deux pour les yeux, un pour la bouche et, faisant la planche, enfonçant sa tête presque entière sous l'eau qui le soutenait comme le plus moelleux des hamacs, il appliqua sur son visage ce masque végétal !

Il était temps !

À la seconde précise où le jeune homme s'immobilisait, le nuage voyageur glissait dans l'espace et la lune étincelait de nouveau au milieu d'une large éclaircie. Octave frissonna de tout son corps.

Étendu sur sa couche humide il voyait le ciel, mais non la rivière, et ne pouvait se rendre compte d'aucun des mouvements du meurtrier.

Était-il bien caché ?

Les soubresauts de sa poitrine ne communiquaient-ils point à l'eau qui le couvrait une agitation bien faible sans doute mais suffisante pour le trahir.

N'allait-il pas, d'une seconde à l'autre, sentir une main s'abattre sur son épaule et un couteau déchirer sa chair ?

Au bout de quelques minutes d'une situation pareille, les cheveux d'un homme peuvent blanchir.

Un quart d'heure s'écoula.

Avant que ce quart d'heure fut achevé, il semblait à Octave que la nuit avait passé tout entière et que le jour allait paraître.

D'instant en instant quelque rauque exclamation, quelque blasphème étouffé arrivant à son oreille lui prouvaient jusqu'à l'évidence que l'assassin était toujours là, et plus que jamais guettait sa proie.

Enfin un bruit d'avirons se fit entendre.

Ce bruit allait-il se rapprocher ou s'éloigner ? Dans cette double alternative était le salut ou la mort.

Le bruit diminua rapidement.

La barque regagnait l'autre rive, Octave n'en pouvait plus douter.

Au risque de se perdre par une imprudence, il ne put résister à l'ardent désir de joindre au témoignage de l'ouïe celui de la vue.

Par une suite de mouvements lents, gradués, presque insensibles, il souleva sa tête en laissant son corps immobile.

Le cours de la Marne était libre, mais les deux lanternes du petit fiacre étincelaient toujours à la même place.

Octave reprit sa première position et il attendit encore.

Quelques minutes s'écoulèrent, employées par les deux bandits au dialogue pittoresque et caractéristique reproduit par nous dans l'un des derniers chapitres.

Puis un bruit nouveau, qui ne ressemblait en rien au précédent, se fit dans le silence.

Les roues d'une voiture, les sabots d'un cheval, résonnaient sur la chaussée.

Octave, pour la seconde fois, se hasarda à regarder.

Le petit fiacre s'en allait bon train dans la direction de Joinville et disparut au tournant du chemin.

En même temps douze coups sonnèrent au clocher de l'église, ce clocher pointu qu'on voit à l'horizon depuis la sortie du bois de Vincennes.

— Minuit seulement ! pensa le jeune homme, moi qui croyait que l'aube allait paraître !

Il était libre ! Il se remit à nager, mais d'une façon lente et pénible, car un engourdissement presque absolu paralysait ses membres. Il atteignit la berge dont quelques brasses seulement le séparaient, il la gravit, non sans peine malgré son peu de hauteur, et il se trouva dans l'île où, selon la lettre anonyme, Dinah le trahissait.

— Depuis mon arrivée, personne n'est sorti d'ici, se dit-il. Si Dinah est venue, elle est encore là.

Mais déjà il ne croyait plus qu'à peine. Déjà l'accusation si catégoriquement formulée lui paraissait invraisemblable, monstrueuse, presque impossible.

Cependant il doutait encore. L'absurde jalousie doute toujours.

Il s'orienta.

La faible lumière aperçue depuis l'autre rive continuait à briller faiblement entre les grands arbres, comme une pâle luciole.

Aucune allée ne conduisait dans la direction de cette lueur. Octave marcha droit devant lui, à travers les hautes herbes et les épines qui s'entrelaçaient aux pousses vigoureuses des jeunes arbres formant un inextricable fourré, et il atteignit un espace vide qui avait été une pelouse.

Au milieu de cet espace, envahi par les orties et les plan-

tes parasites, s'élevait une petite construction, chalet jadis mais maintenant ruine abandonnée.

Plus de croisées, plus de portes, des plafonds effondrés, des planchers pourris, pas un meuble.

Une vigoureuse touffe de ronces obstruait l'entrée principale.

Evidemment, depuis des années, personne n'avait mis, personne n'avait pu mettre les pieds dans cette mesure croulante.

Une lanterne, placée sur la pierre d'appui de l'une des fenêtres sans châssis, produisait cette lueur trompeuse, grâce à laquelle on devait supposer de loin que le chalet avait des hôtes.

Octave, à l'instant même, comprit tout.

—C'était un piège ! se dit-il avec un transport inouï de joie.

Pour m'attirer dans ce piège, on a calomnié ma chérie, ma bien-aimée, ma Dinah ! Et j'ai pu croire un moment ces mensonges si lâches et si bêtes ! Une dénonciation infâme m'a fait braver d'un ange ! Rien n'était vrai, sauf mon abrutissement d'idiot et ma jalousie d'imbécile ! Dinah est innocente ! Ah ! je suis bien heureux !

Mais presque aussitôt l'ivresse disparut pour faire place à la plus sombre épouvante.

—Malheureux ! s'écria le jeune homme. Mais ce traquenard dans lequel j'ai donné tête basse était tendu aussi pour Dinah ! Les misérables qui voulaient m'assassiner avaient la certitude que je ne la trouverais point chez elle parce qu'elle était dans leurs mains ! Comment se sont-ils emparés de ma chérie ? où l'ont-ils conduite ? qu'en ont-ils fait ? Je tremble. Oh ! Dieu puissant qui permettez de telles choses, qu'importait ma vie ? Il fallait me laisser mourir et veiller sur Dinah !

Le pauvre Octave, épuisé déjà et ne se soutenant qu'à grand'peine, n'eut point la force de supporter ce dernier et terrible coup.

Il sentit sa tête tourner, son cœur défaillir ; il chercha machinalement un point d'appui et, n'en trouvant pas, il s'abattit dans les hautes herbes.

Quand Octave revint à lui, le crépuscule du matin remplaçait les ténèbres.

Le jeune homme transi, courbaturé sous ses vêtements humides, se leva péniblement.

Il interrogea sa mémoire, il se souvint, et il tressaillit de douleur et d'angoisse.

Depuis la veille au soir Dinah avait disparu ! Elle l'appela, il n'en doutait pas. Il fallait, sans perdre une minute, tout mettre en œuvre pour la retrouver, pour la sauver, et, à défaut d'autres ressources, invoquer l'aide de la police et dénoncer le double guet-apens de la nuit précédente.

Rien au monde n'était donc plus urgent qu'un retour immédiat à Paris.

Octave s'engagea de nouveau dans le fourré presque inextricable qui le séparait de la berge.

Il avait la volonté ferme de passer à la nage le bras de la Marne, mais au moment de se jeter à l'eau il se sentit si faible et si brisé qu'il hésita.

—Je n'arriverai pas !... se dit-il. Avant d'avoir atteint le milieu de la rivière, mes membres engourdis me refuseront le service. Je me noierai, et Dinah, la pauvre chérie, n'aura plus personne sur la terre pour la défendre, pour la protéger, pour la venger peut-être ! Je veux vivre !

—En se disant ces choses il se mit à marcher le long de la berge, espérant qu'un pêcheur matinal entendrait son appel, et il éprouva un découragement mêlé de désespoir en voyant la Marne déserte.

Enfin, parvenu à l'extrémité de l'îlot, il découvrit une vieille barque à peu près hors de service amarrée au milieu de hautes touffes de roseaux.

—Elle me portera bien jusqu'à l'autre bord ! murmura-t-il, en s'emparant d'une branche d'arbre pour s'en servir en guise d'aviron ; il détacha ou plutôt il rompit la corde pourrie, il sauta dans la barque, dont le poids bien léger pourtant de son corps fit craquer les bordages disjoints, il la dégagna des joncs qui l'entouraient et il la lança au fil de la rivière en la dirigeant de son mieux.

A grand'peine il parvint, avec sa rame insuffisante, à lui faire quitter le courant qui l'entraînait. L'eau pénétrant par toutes ses fissures l'alourdissait, et, de seconde en seconde, la rendait plus difficile à gouverner.

—Je n'arriverai pas, pensait Octave, il est impossible que j'arrive.

Il arriva cependant ; il toucha la rive opposée, mais à peine venait-il de s'élançer à terre que la barque, à qui cette dernière secousse donnait le coup de grâce, chancela comme un homme ivre, tourna sur elle-même et sombra.

—Elle ne valait pas grand'chose, la pauvre vieille, se dit le jeune homme. Mais enfin je saurai à qui elle appartenait et l'indemniserai le propriétaire.

Puis, gravissant le talus escarpé afin d'éviter le long détour qu'il aurait fallu faire en retournant à Joinville, il prit à pied le chemin de Paris...

Nous n'étonnons personne en constatant que dans l'état de désarroi physique et moral où il se trouvait, Octave mit près de quatre heures pour atteindre la barrière.

Une voiture de place y stationnait, heureusement pour lui, car il était exténué et trébuchait à chaque pas.

Le cocher ne regarda point sans défiance l'étrange client qui le prenait à l'heure, montait dans son fiacre tête nue, et portait le costume que nous avons décrit.

Il hésitait visiblement à partir.

—Soyez tranquille, mon brave, lui dit le jeune homme, je dois avoir une drôle de mine, je le sais, et je suis fait comme un voleur, mais ça tient à un accident qui vient de m'arriver. Vous serez payé... comptez-y. Tel que vous me voyez, j'ai du bien au soleil.

Et il donna l'adresse de la rue du Faubourg-du-Temple.

Le cocher fouetta son cheval, avec une conviction médiocre, nous devons en convenir, mais enfin il le fouetta et marcha grand train.

Octave gravit, en se soutenant à la rampe, les quatre étages qui le séparaient du logis de Dinah.

Il s'arrêta, prêt à défaillir, sur le carré, et frappa de manière habituelle à la porte de ce logis.

Un faible cri de joie lui répondit depuis l'intérieur.

La jeune fille ouvrit vivement. Avant même que son ami eût franchi le seuil elle se jeta dans ses bras, puis, reculant un peu et le regardant, elle balbutia avec épouvante :

—Ah ! comme j'avais raison de trembler pour vous ! Ce n'est pas moi seule qu'on a voulu perdre, je le vois ! Octave, cher Octave, d'où venez-vous et que vous a-t-on fait ?

—Dans un instant, ma chérie, vous saurez ce qui me concerne... Mais d'abord parlez-moi de vous... Rassurez-moi bien vite. J'ai soif de tout savoir. Depuis hier, je ne vis plus. Vous êtes tombée dans un piège, n'est-ce pas ?... Est-ce à votre vie qu'on en voulait ? Où vous a-t-on conduite et qu'a-t-on fait de vous ?

Dinah comprit les angoisses et les terreurs de son ami qui sans aucun doute, en ce moment, se souvenait de la Saint-Angot.

Quelques mots lui suffirent pour ramener le calme dans le cœur déchiré et dans l'esprit affolé d'Octave.

—Avant tout, sachez-le, dit-elle, j'ai pensé sans cesse à vous, et, soutenue par ma tendresse, je serais morte sans hésiter avant que la main d'un homme effleurât un pli de ma robe !... Le jour où Dieu m'abandonnerait, vous ne me reverriez pas vivante.

Pour la première fois depuis la veille au soir, l'héritier des millions de feu Gavard respira librement.

Le poids écrasant qui pesait sur sa poitrine disparut. Il cessa de sentir sa fatigue.

—Ah ! murmura-t-il avec une indicible joie ce moment efface tout ! Je ne sais plus si j'ai souffert !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

La quatrième partie a pour titre : UN MARI DE MOINS

**TOUT A FAIT NOUVEAU**  
**The CLEVELAND COMBINATION CAP**

Enregistré à Ottawa,  
 le 11 Août,  
 par Jas. Colemann,  
 Montréal.



CASQUE



CHAPEAU

Cette Coiffure a obtenu  
 la médaille de bronze et  
 un diplôme d'honneur à  
 l'Exposition de Toronto



TURBAN

**TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.**

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban  
 C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode  
 que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir  
 la voir.

**J. R. BOURDEAU**

97, RUE ST-LAURENT

**EUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

**POELES, FOURNAISES**

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE  
 POELES promptement exécutés.

**LE POT "JEWELL RANGER"**

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE  
 ENTIER:

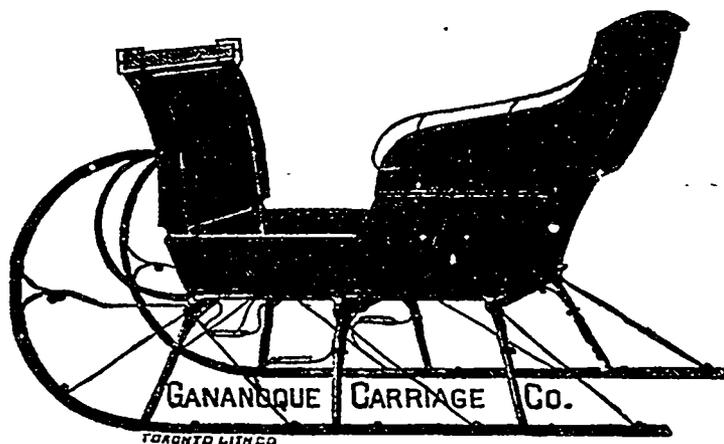
**244—Rue Saint-Jacques—244**

**MONTREAL**

TOUTES SORTES DE

**MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER**

**DERNIERS PATRONS**



CHEZ

**LATIMER, No. 92 RUE MCGILL**

De \$10 à \$30 meilleur marché qu'ailleurs dans la ville.

**EN GROS ET EN DÉTAIL**